

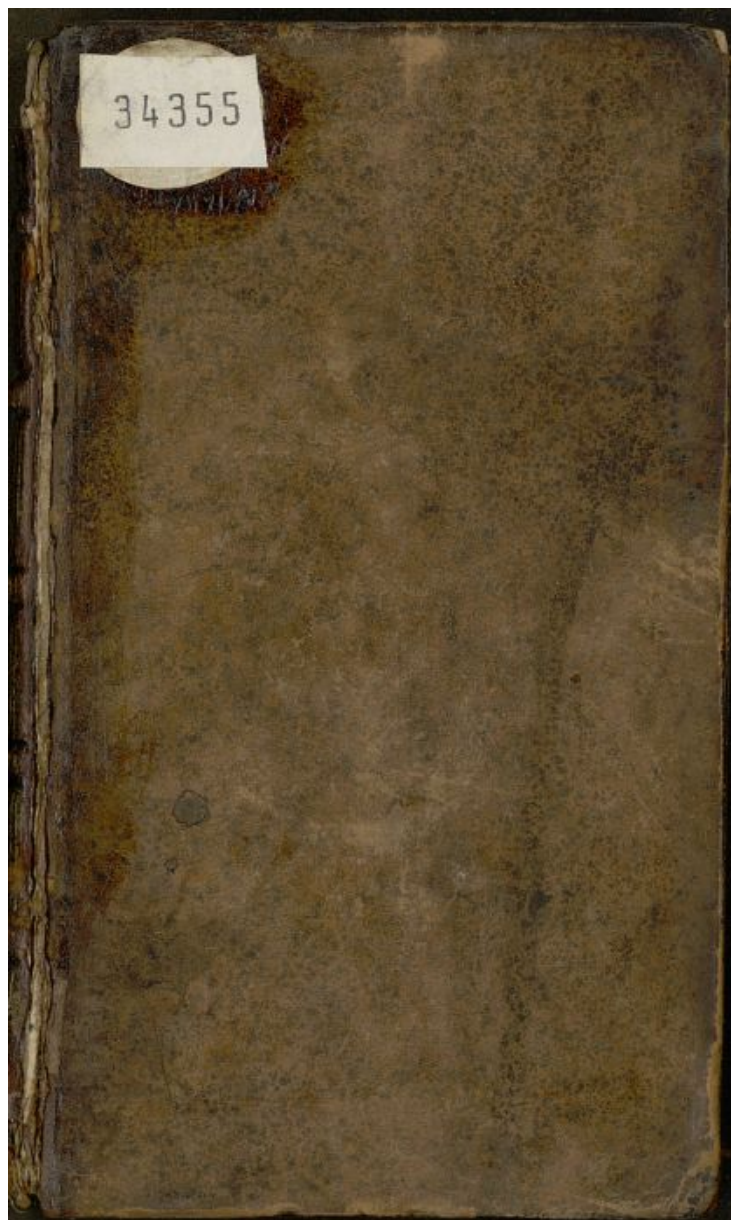
Bibliothèque numérique

medic@

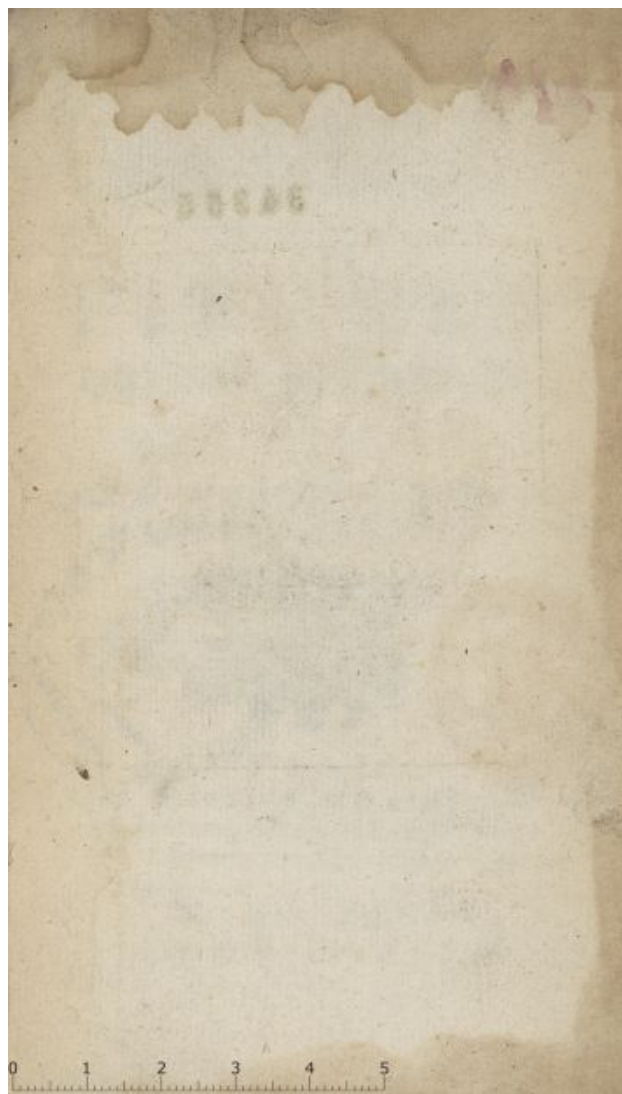
**Hunauld, Pierre. Discours physique
sur les fièvres qui ont régné les
années dernières**

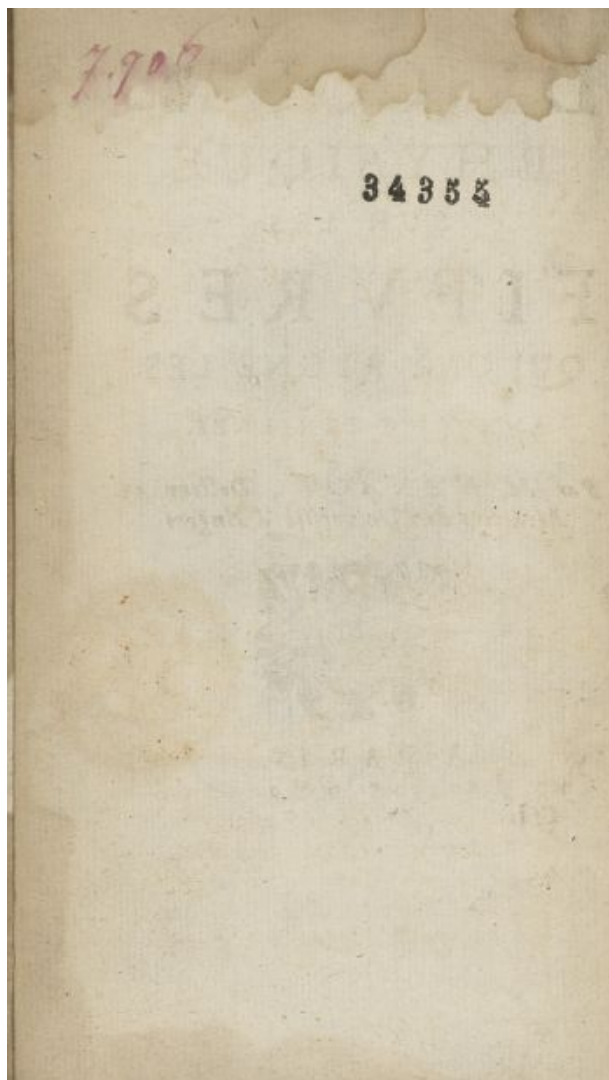
A Paris : chez Laurent d'Houry, 1696.

Cote : 34355









34355

DISCOURS
PHYSIQUE
SUR LES
FIEVRES
QUI ONT REGNE' LES
ANNEES DERNIERES.

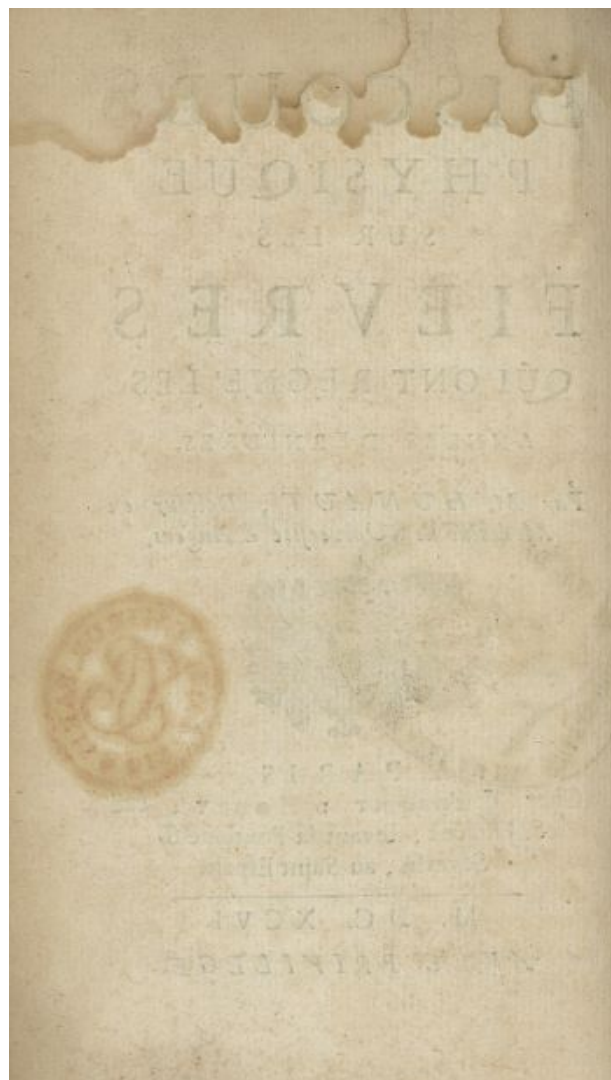
Par M. HUNAUT, Docteur en
Médecine de l'Université d'Angers.



PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, rue
S. Jacques, devant la Fontaine S.
Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCVI.

AVEC PRIVILEGE.





I
DISCOURS PHYSIQUE,
S U R
L E S F I E V R E S
*Qui régnent depuis quelques
années.*



OUT le monde convient que la nouveauté de ces Fièvres, est l'effet du dérèglement des saisons des dernières années, & des mauvais alimens dont on a esté forcé d'user. Cette opinion est trop vraisemblable, & s'offre trop généralement à l'esprit d'un chacun pour estre rejetée: Mais il est nécessaire de l'approfondir, pour en déduire clairement les conséquences de ces désordres, & pour avoir des idées précises de la mauvaise qualité que les alimens en ont contractée.

A

2 *Discours physique*

Il est vray qu'il faudra s'engager en de vastes recherches , afin de réussir dans cet examen ; puis qu'on ne sçau- roit , sans parcourir l'Histoire generale de l'Univers , en découvrir les dére- glemens. Neanmoins j'oseray assurer qu'avec le secours de la Chymie (qui imite si ingenieusement la Nature ,) on penetrera les mysteres qui impor- tent le plus à nostre dessein. Voyons donc en peu de mots ce qu'elle nous apprend en general , pour nous con- duire avec ordre dans nostre discussion particuliere.

PREMIERE PARTIE.

*Considerations generales sur
l'Histoire de l'Univers, pour
découvrir la cause des Fié-
vres malignes.*

L'Univers est divisé en deux parties, dont l'une active & toute puis- sante dispose de l'autre , qui est passive . selon les loix immuables de la nature :

sur les Fièvres. §

On nomme celle-là, le Ciel, & l'autre la Terre; concevant par la première, non seulement l'immensité de ces espaces où se perdent nos sens, mais encore les Astres ~~mêmes~~ & les Planètes; & par la seconde, tout ce que la Terre renferme dans son Globe.

Des propriétés du Ciel.

Les Chymistes n'accordent au Ciel^l qu'une puissance Excitative capable de susciter au gré des tems la forme dont la Terre contient la matière. Ils disent que de même que la Chymie donne successivement une infinité de consistances à une même matière, selon les degrés de feu dont elle la traite; (reduisant, par exemple, une même plante en esprit *éthéré*, ou la fixant en verre, & l'arrestant à beaucoup d'autres états moyens entre ces deux extrêmes, la Terre est une masse susceptible de toutes sortes de formes; & que les Astres sont des feux disposés dans sa circonférence pour les produire: de manière que bien que les astres nous doivent dé-

A ij

4 *Discours physique.*

signer par leurs revolutions l'étendue des jours, des mois, des années, & nous éclairer comme autant de flambeaux ; il ne faut faire attention qu'à leur chaleur, & ne les considérer que comme une infinité de grands brasiers alumés pour cuire, & pour préparer la matiere des choses, dont toute la terre est formée : c'est pourquoy quelque difference qui se trouve entre les astres & les planetes, les Chymistes confondent l'action des uns avec celle des autres : parce que, soit que ceux là tirent de l'immensité de leurs trefors leurs précieuses influences ; & que celles-cy empruntent de leur commerce, ce qu'elles réfléchissent ; c'est toujours la même influence directe, ou réfléchie, qu'on reçoit de leurs aspects. Ils assurent que comme l'on ouvre ou l'on ferme les Registres des fourneaux, afin de donner plus ou moins d'activité au feu, (l'air en étant & l'aliment, & la bride) les planetes sont placées au tour des astres, pour augmenter ou pour diminuer leur chaleur. Par exemple ; lorsque le Soleil répand toujours & en tous lieux, sa lumiere & sa chaleur avec une

égale abondance, la Lune & les autres planetes se venant poser dans les lignes de direction, qui doivent reflechir sur la terre ce qui passeroit au-d. là, augmentent par leurs aspects la masse des rayons, dont-elle est frappée, à proportion de l'étendue de leur Disque : alors tout ce qui est du commerce de la circulation, comme la sève dans les plantes & les arbres, ou le sang dans les animaux, & les mêmes vapeurs qui s'élèvent dans l'air, sont & plus rapidement & plus copieusement emportées ; au lieu qu'elles retombent sur la terre d'une infinité de manieres, lors qu'elles cessent d'en estre soutenus.

Des proprieté de la Terre.

A Prés que la Chymie a ainsi découvert l'ordre & la propriété des Cieux, elle descend dans l'examen de la terre, qu'elle trouve composée de minéraux ; mais dont elle découvre d'abord que les principes sont aussi subtils, aussi legers, & aussi purs, que ceux dont le Firmament est formé : car

A iij

6 *Discours physique.*

les experiences nous aprennent par quel artifice des substances aussi pures , se fixent grossierement sous le sceau de leurs formes , & par quelle mechanique elles en détruisent peu à peu l'impression , pour en recevoir de nouvelles.

La Chymie admire donc autant la masse de la terre , quoy que tres petite en comparaison des Cieux , que ce qu'elle trouve de plus surprenant dans leur immensité : mais au lieu qu'elle est charmée de trouver icy toutes choses dans leur perfection, son étonnement à l'égard de la terre , est de voir qu'un cahos si étrange doive servir à la production des plus beaux ouvrages de l'Univers. En effort , ces masses grossieres & terrestres que nous foullons aux pieds , étant peu à peu dissoutes par la chaleur des Cieux , se rarefient , se volatilisent , & s'élevent au devant du Soleil, portées pour ainsi dire, sur les aîles des vents, afin de recevoir plus immédiatement sa chaleur ; alors elles forment ces nuâges majestueux qui roulent gravement sur nos testes, & parent les Cieux d'une infinité de figures , que

le Soleil peint de ses plus précieuses couleurs.

La Chymie également attentive & clair-voyante dans ce magnifique spectacle en pénètre heureusement les raisons , & découvre que ces infatigables mouvemens , qui élèvent ainsi dans le ciel la quintessence de la terre , doivent moins servir à manifester la souveraineté de l'Auteur de l'Univers , qui se joue ainsi des plus grandes choses par l'immensité de son pouvoir , qu'à préparer par les alternatives de la rarefaction & de la condensation , la matière des choses : C'est pourquoy elle déclare avec beaucoup de raison , que toute la science de la nature consiste à sçavoir nouër , & dénouër , condenser , & rarefier , fixer , & résoudre , partageant ainsi les revolutions qui paroissent sur le theatre de l'Univers en ces deux termes de la generation , & de la corruption.

Ces deux grands événemens exécutent la souveraine volonté de Dieu dans l'accomplissement general de toutes les productions naturelles , par deux moyens aussi differens l'un de l'autre , quel'esprit l'est du corps , la vie de la

*Du concours du Ciel & de la
Terre , & des moyens de
leur action.*

IL regne dans les cieux une ame vivifiante, & une esprit chaud & ignée, par lequel ils animent toutes les choses. La terre & la mer n'ont rien d'im-pénétrable à ses rayons, bien qu'il ne s'y répandepas toujours avec une égale abondance & un même succès, parce que la terre est aussi partagée d'une vapeur minérale, aigre, subtile, pénétrante & d'une propriété tres-contraire: car elle fixe, congele, & durcit les corps qu'elle pénétre, autant que l'influence des cieux les ouvre & les rarefie, & par ce moyen elle éteint & suffoque la vie, autant que la chaleur des cieux la fortifie & la conserve.

C'est par cette vapeur aigre (disent les Sages) que les minéraux sont d'une consistance si roide, si dure, si cassante, & que les métaux même les plus par-

faits, ont des mines si corrompues, qu'il les faut long-temps cuire & purifier avant de les mettre en œuvre. C'est cette acide crud & indigeste, qui forme le monstreux assemblage des *Marcaassittes*, des *pyrites*, des *Zains*, des *arsenics*, des *realgas*, des *orpins*, des *vitriols*, des *alums* &c. & leur donne de si étranges propriétés : c'est luy qui rend les matieres, où il abonde, comme dans l'antimoine, l'étain, le plomb, le mercure, capables d'aigrir & recruder les autres métaux, & d'infecter les liqueurs de terribles qualités. Ainsi la vapeur du plomb glace & fixe le mercure ; celle de l'étain aigrir les métaux, avec lesquels on l'allie ; l'antimoine les détruit tous, & rend le plus excellent vin, émetique : le vinaigre, purgatif, & le nitre, diaphoretique.

Usage de cet esprit acide.

LA matiere n'ayant d'elle même aucune consistance, céderoit comme une poudre subtile à la rapidité des influences celestes, & ne rempli-

10 *Discours physique*

roit l'Univers que d'une fumée ténébreuse sans les nœuds secrets, que cet acide coagulant pratique entre les parties.

De même donc qu'il se fait en nous un certain balancement du poids de la matière & de la légèreté des esprits, par lequel nos actions sont harmonieusement concertées, il se fait un mélange de l'extrême vivacité de l'esprit universel, ou de la chaleur des cieux, & de la pesanteur de cet acide coagulant : en sorte qu'à proportion que l'un ou l'autre domine, on voit les productions de leurs assemblages s'élever dans l'air en météores, se fixer en arbres & en plantes à la superficie de la terre ; enfin demeurer concentrées dans ses entrailles, comme font tous les minéraux.

Ainsi toutes les choses sont composées de deux parties principales : La chaleur vivifiante des Cieux les anime, les meurt, les perfectionne : l'acide terrestre & minéral, affermit & maintient leur consistance : & plus l'un ou l'autre domine, on voit par exemple les fruits d'une substance plus légère, plus rarefiée, plus volatile, d'un goût

plus agréable, plus délicat, d'une odeur plus suave, enfin d'une couleur plus brillante; en un mot, on les voit plus murs & mieux conditionnés: ou plus pesants, plus terrestres, plus acres, plus verts; enfin plus imparfaits, & plus contraires à la santé.

Comme ces deux principes sont d'une trop grande subtilité pour estre liés dans les corps solides sans la médiation d'un véhicule tres approprié à leur nature, le celeste s'engage particulièrement avec les parties sulphurées ou balsamiques: & c'est d'où vient que les huiles, les graisses & le reste des corps qui en participent, sont les seuls alimens du feu; au lieu que les sels servent de baze & de soutien au terrestre.

De sorte que tout ce qu'on voit éclore de fleurs & de fruits, portent tellement le caractère de l'un ou de l'autre, qu'à proportion que l'un y a plus de part; c'est à dire, suivant ce que nous venons d'exposer, plus ils sont murs & parfaits, plus le soufre etheré l'emporte sur le sel fixe: au lieu que le sel suffoque & éteint le soufre

avant leur maturité , lorsqu'il domine , & qu'ils restent verts & cruds.

Toute la matiere qui entre dans la composition des choses , ne doit pas estre également subtilisée par l'effort de la fermentation, puisqu'il faut qu'une partie conserve plus de grossiereté, pour former le corps de leur machine, pendant que l'autre s'y joie en mille circulations differentes au gré des besoins de sa forme. L'acide mineral se fixe particulièrement dans cette premiere partie , à cause qu'elle conserve d'avantage son caractere mineral, ayant esté moins exercée par la chaleur terrestre; on la nomme pour ce sujet tartre du mot latin *tartarus* , qui signifie le centre de la terre , ou l'enfer selon les Poëtes. Or l'experience nous apprenant que cette matiere terrestre domine toujours tres-abondamment dans les fruits mal meuris , & que leur usage est tres-contraire à la santé , nous devons conclure (après avoir premierement rappelé le souvenir de ces longs hyvers si froids , si incommodes , tantôt par une trop grande secheresse , tantôt par des pluyes importunes ; de ces Prin-

temps

temps pluvieux & froids : de ces Etés inconstans , de ces Automnes orageux : après , dis-je , avoir réfléchi que la chaleur du Soleil fut si considérablement affoiblie (soit qu'il fût vray qu'une barre prodigieuse observée dans son disque , ou qu'une autre cause que j'ignore en interceptât l'influence ,) qu'il régna presque dans toutes les saisons des vents froids , des gelées blanches , & des pluies tres contraires à la maturité des fruits ; nous pouvons conclure avec raison , que la chaleur des Cieux ayant manqué , l'acide fixe & minéral de la terre , a prevalu dans les moissons , & que par conséquent toute leur malignité consiste dans cette funeste disproportion.

Cet acide n'est pas une idée de nouvelle invention : toutefois , si ceux qui n'ont jamais consulté les Philosophes en vouloient douter , qu'ils écoutent le premier païsän , dont l'expérience quoique tres bornée , n'a pas laissé de la découvrir. Mais qui n'a jamais entendu dire qu'il est des terres aigres , comme de douces ; que celles-là demeurent steriles par un excés de crudité ,

B

pendant que les autres portent leur fécondité au delà des esperances des plus avarés. En effet, selon que cette aigreur infecte plus ou moins la masse de la terre, les fonds répondent diversement, & donnent des fruits plus précoces ou plus tardifs.

En vain le Soleil, prodigue dans sa chaleur les semences de la vie des choses, si leur matiere n'est favorablement préparée par une exacte proportion de leurs principes, on n'en voit éclore que de monstrueuses productions, au lieu de ces arbres spacieux qui portent si haut leurs branches, tirant une sève abondante d'un fond chaud & humide; on voit une bruyere rampante, ou de steriles arbrisseaux dans les lieux aigres & arides. Aussi ceux qui pratiquent l'agriculture joignent aux soins d'un travail assidu des remèdes spécifiques pour médicamenter cette aigreur maligne: ils labourent continuellement leur champ, ils le fument d'excellent fumier: ils y répandent abondamment des cendres de lexive: mais puisque nous avons emprunté de leurs experiences le dessein

de nostre methode curatoire , nous en parlerons plus à fond dans la derniere partie de ce discours.

Il suffit donc de faire icy reflechir que nous naissons plus immediatement de la terre , par l'emprunt continuel que nous faisons de ses fruits , que de nos peres , & que ce progrès admirable que fait la nature , conduisant une même matiere par le détail d'un tres grand nombre d'operations, de la terre en nos veines , est une chaîne qui nous y lie , de laquelle on peut dire que toutes ces diverses formes de l'herbe , de la fleur, du fruit, du bled , du raisin, &c. (qui sont comme autant de repos où la nature s'arrête quelque tems , & d'où elle reprend ensuite son ouvrage) sont comme les differens anneaux : en effet, les hommes dépendent si absolument de cette partie de l'Univers, qu'on les voit varier entre eux , par autant de caracteres qu'elle est partagée en des climats particuliers. Quelle prodigieuse difference de l'Ethiopien & du Lappon, du Chinois, & de l'Ameriquain ? mais sans nous écarter en de si vastes courses , quelle variété de peuples en Europe ?

B ij

les Allemands , les Espagnols , les Italiens , les Anglois : ou même pour nous renfermer dans les bornes d'un seul Royaume, ou d'une Province; les Montagnards se ressentent si fort de la dureté de leur pays , qu'on peut assurer qu'ils diffèrent autant de ceux qui habitent la plaine , qu'elle est différente des montagnes.

La matière minérale dont les plantes & les fruits sont produits, est donc premièrement préparée dans la terre , qui comme un estomac aidé de la chaleur du Soleil, la cuit & la digère. Les Cuisiniers luy succèdent , & se placent , pour ainsi parler , entre elle & notre estomac ; y ajoutant par l'artifice de leurs industrieuses *digestions* , *triturations* , *macerations* , *fermentations* , *elixations* , *fritures* , *torrefactions* , & le reste de leurs assaisonneuens ce qui manque à la maturité des fruits : car toutes ces différentes préparations ne servent qu'à rendre la substance de l'aliment plus rarefiée , plus légère , plus digestible. L'estomac est ensuite placé entre les cuisiniers & les veines pour *exalter* par son levain la quinte essence de ces

matieres , je veux dire ce mercure alimentaire, ou cet humide radical, dont se fait la nourriture des parties : enfin la fermentation des veines tient le milieu entre la digestion de l'estomac , & l'*assimilation* des humeurs , ou leur conversion en la substance des parties.

Ainsi du general au particulier toutes les causes travaillent de concert pour une même fin : Mais parce qu'elles agissent chacune par des moyens particuliers , leur étendue est si exactement bornée dans celle d'une certaine disposition de leur sujet & de leur instrument, qu'elles sont incapables de rectifier mutuellement leurs erreurs : en sorte que la seconde digestion ne pouvant réparer les desordres de la première , quand une crudité rebelle aux premiers examens a une fois prévalu , elle domine dans tout le reste des opérations : ainsi le cuisinier le plus ingénieux ne réussit jamais avec un fruit mal conditionné : l'estomac en ressent d'abord les artifices , & les veines n'en tirent qu'un mauvais suc.

L'histoire de cette crudité me semble si plausible , que je ne crois personne

capable d'en douter : Mais je pense qu'on sera surpris de me voir accuser une cause en apparence si simple d'une variété de symptômes aussi étrange que celle de nos fièvres : J'en suis moy-même tres-étonné ; & si la vérité ne m'eût forcé de le croire , j'aurois donné , comme quelques-uns , dans ces vastes raisonnemens de qualitez occultes , de propriétés *malignes* , de vapeurs empoisonnées , par lesquelles on ne propose à l'esprit que des idées confuses , & indéterminées ; plus capables de l'embarasser que de l'éclairer. Mais il est à propos de faire icy le détail des preuves qui m'ont convaincu.

Ayant quelquefois observé qu'un homme délicat forcé d'user de gros pain , & de viandes indigestes , tomboit insensiblement dans *le marasme* , son estomac accablé du poids de cette nourriture n'en pouvant rien digérer ; au lieu qu'un païsan s'en engraissoit , & devenoit fort & robuste ; j'ay jugé qu'il ne falloit accuser ni malignité , ni poison dans la nourriture funeste au premier , mais qu'il s'en falloit prendre à une disproportion fâcheuse entre la délicatesse de son esto-

mac , & la grossiereté de l'aliment : Et de là j'ay compris que lorsqu'il plaît à Dieu justement irrité, de tourner ça ou là le gouvernail de l'Univers , trop de chaleur sublimant trop les principes , produit par des météores trop rarefiez & trop actifs , des fièvres ardentes & pestilenciennes ; au lieu que trop peu d'exaltation les laissant fixes & cruds, cause les fièvres d'aujourd'huy : Et certainement toutes les parties de l'Univers sont établies sur des proportions si exactes , qu'on remarque une relation surprenante des plus petites choses avec les plus grandes , selon le progrès de leurs causes. L'immensité des Cieux est proportionnée à l'étendue de la Terre : l'influence des Astres , aux besoins de les fruits : ceux qui nous ont dû servir de nourriture , à la délicatesse de nos tempéramens. Quand il arrive donc des déreglemens si considérables dans un ordre qui devoit être si regulier , c'est parce que Dieu , qui prepara des supplices d'abord qu'il prévint nos crimes , & qu'il nous vit coupables dans l'instant même qu'il nous conçût , les a ainsi ordonnez dès la Création géné-

rale : réglant par l'étendue qu'il voulut
donner à sa patience le tems de leur
événement

*Idee générale qu'on se doit
faire du corps humain.*

CONcevons à present pour mieux
juger dans la suite de la cause me-
chanique des maux , qu'il est de nôtre
corps comme d'un luth , que chaque
partie y est ajustée , & tendue comme
ses cordes; celle-cy d'une maniere, celle-
là d'une autre; toutefois suivant le des-
sein d'un même effet, qui est l'armo-
nie : Pensons que tout y est inégal, mais
d'une mesure proportionnée ; & que
chaque action contribuë par sa propre
difference à l'accomplissement d'une
autre , dont elle est le prélude ou l'ac-
complissement: ainsi de même qu'un ton
conduit à l'autre , soit en élevant ou en
abaissant , ou qu'il l'accompagne pour
luy donner plus de corps : & que ces
admirables alternatives du grave & de
l'aigu (comme qui diroit du bas & du

haut, du plus lent & du plus rapide, du simple & du composé dont l'oreille se joue) forment le mode d'un même chant ; Les actions de la vie sont produites par le concours & l'irradiation des esprits, par le flux & le reflux des humeurs, & par telles & telles configurations des parties solides qui forment le corps de l'instrument : les autres parties sont les puissances qui ordonnent & qui conduisent leur operation : Le poids des liqueurs fixe à certaines mesures l'activité des esprits, leur fluidité grave & paresseuse en tempere l'effort, comme le balancier d'une montre modere par sa lenteur la vivacité des ressorts : Car de même qu'étant ôté, on les voit d'un mouvement rapide & déréglé, s'étendre & finir dans l'instant leur carrière ; il n'est point d'animal qui ne perisse en d'étranges convulsions, aussi-tôt qu'il a perdu la moitié de son sang : au lieu que la pesanteur des humeurs l'emportant sur l'activité des esprits (comme lorsque le balancier est trop chargé les ressorts s'arrêtent) l'animal s'assoupit, tombe dans la défaillance & meurt.

22 *Discours physique*

Ces idées générales d'une très-exacte proportion entre les causes & leurs sujets, se peuvent également démontrer par une infinité de manières, parce que l'Auteur Tout-puissant en a très-régulièrement concerté les rapports, suivant ceux du nombre, des poids & des mesures : Si l'on veut donc un autre exemple, qui prouve incontestablement que la seule disproportion est cause de la malignité la plus occulte : Qu'y a-t-il de meilleur que le vin, & dont la nature se répare plus favorablement ? Le vin néanmoins terrasse l'homme le plus robuste, luy ôte toutes les forces, cause un délire étrange, excite des fureurs horribles, produit des folies pitoyables ; en un mot il devient l'occasion d'une infinité d'événemens plus surprenans les uns que les autres.

Faisons donc maintenant connoître la funeste disposition qui s'est trouvée entre les fruits des dernières années, & nos temperamens, afin d'expliquer mécaniquement l'effet de cette disproportion, que nous accusons de leur malignité.

Je ne diray point que le Berger s'est

plaint de voir perir ses troupeaux dans les pâturages, que le Laboureur a trouvé les bleds *maigres* & peu nourissans, le Vigneron ses raisins verts & sans douceur, que le Cabaretier n'a entonné qu'un verjus désagréable, que les pois & le reste des legumes étoient pleins de vers, les racines sèches & cordées dans la terre, les fruits d'un goût acre & stiptique, &c. A-t-on pû oublier ces calamitez ? & en dois-je icy faire le triste récit ? Ainsi pour ne nous pas engager dans un trop long détail, il suffira d'examiner le défaut du vin, puisqu'il tient le premier rang entre les alimens : Et comme nous jugeons mieux des choses par la considération de leurs effets, que par la contemplation de leur cause, & qu'on peut très-judicieusement comparer certains petits vins verts, cruds, d'un mauvais fond, à ceux des dernières années, nous ferons en peu de mots leur analyse, & l'histoire de leurs propriétés.

Histoire des vins.

Tous les vins sont composez d'un tartre resout en beaucoup de phlegme temperé par la douceur du soufre : les diverses proportions du tartre & du soufre font les differences de ces liqueurs : plus le soufre abonde , plus les parties rameuses embarrassent les pointes acides du tartre , ou pour mieux dire empêchent la *flueur* ou liquidité du tartre ; plus elles rendent les vins doux, agreables , nourissans, au lieu qu'ils sont durs, verds, petits, cruds , quand le tartre y domine : leur saveur est austere & picquante , aussi sont-ils plus capables de dessécher & de détruire les chairs , que de les augmenter : à peu près comme la faumure , qui ronge & durcit tout ce qu'on y jette : on remarque néanmoins qu'il est des yvrognes de ces pernicieuses liqueurs d'une grosseur monstrueuse : mais leur embonpoint (si l'on peut nommer ainsi leurs prodigieuses *excroissances*) est plus contraire qu'utile à la santé : la substance est tissué d'une
matiere

matière fongueuse & molle , dont la trompeuse apparence couvre des gouttes , des gravelles , des rhumatismes , & mille autres fluxions bisarres qui étouffent la chaleur naturelle. Ces hommes effeminez partagent toutes les incommoditez du beau sexe , sans prendre aucune part à cette vivacité d'imagination qui est un de ses plus beaux caracteres : à mesure que leur corps grossit , leur esprit s'obscurcit si fort sous le poids de leurs sens , qu'ils ne deviennent enfin capables que de la digestion. Toutefois ils ne sont pas les plus malheureux , l'excès de leur humidité éteignant dans un mucilage onctueux l'acidité caustique du tartre : Car il en est d'autres où il domine d'une si cruelle façon , qu'après avoir long-temps erré dans les veines , il se répand sur les parties nerveuses , où il cause de tres - cruelles douleurs ; & même par l'interception des esprits , il rend les membres entièrement perclus. Ce que la Fable raconte du malheureux Prométhée enchaîné sur le Caucaise , pour être déchiré par un vautour , semble peu de chose quand on le compare au supplice de ces misérables

plus cruellement attachez sur leurs lits par leur propre impuissance, & jour & nuit tourmentez par l'acrimonie de leurs humeurs.

Quelquefois le phlegme qui domine abondamment dans ces mauvais vins, joint aussi ses symptomes à ces étranges calamitez : alors les hydropisies generales ou particulieres, les asthmes, les fluxions de poitrine, en un mot tout ce que le défaut de l'insensible transpiration peut causer, est de sa suite.

Les vins blessent d'abord plutôt les entrailles que le cerveau, leur tartre grossier & caustique s'y précipitant dès la premiere digestion ; mais à mesure que par l'effort de la fermentation sa masse se brise, & devient plus rarefiée, & plus dissoute, elle penetre plus abondamment dans les veines, où elle attaque toute la masse des humeurs : ses combats produisent les chaleurs de la fièvre, l'ardente secheresse de la poitrine, la constipation des entrailles, les douleurs de reins, les hemorroides, &c. Enfin plus les vins sont fermentez, plus leur peu de soufre exalté avec une tres-grande quantité de tartre devenu volatil, les

rend fumeux , & porte au cerveau , où l'un & l'autre étant fixés , causent tous les accidens de l'ivresse ; comme les sommeils lethargiques , les apoplexies , les paralyfies , les delires , les phrenésies , les vertiges , &c.

Après ce long circuit de la fermentation , qui les élève comme au comble de leur perfection , ils en declinent tout d'un coup , dégénérant en vinaigre lorsque le soufre trop rarefié s'exalte , & laisse le tartre dominer sans rival sur tout le phlegme.

Ces accidens ordinaires à ceux qui usent trop avidement de ces mauvais vins , sont presque les mêmes qui accompagnent nos fièvres malignes , & bien qu'on ne puisse accuser de gourmandise la plus grande partie de nos malades , leur malheur ayant esté de trouver une même malignité répandue dans toutes sortes d'alimens : l'usage moderé qu'on en a fait , a produit le même effet , qu'une honteuse crapule : Mais d'ailleurs , si d'un costé ces alimens ont esté si dépravés par le défaut de digestion , nos propres temperamens n'ont pas esté moins susceptibles de ce desordre universel. Car

nos corps errent sur la terre comme des plantes mobiles. Ce que la terre fait pour elles , se passe également pour eux dans nostre estomac : la chaleur y cuit , y mûrit , y perfectionne le suc alimentaire qui les doit reparer : C'est pourquoy le défaut de chaleur se faisant aussi bien ressentir dans nos entrailles , que dans le sein de la terre , l'aigreur minérale rebelle aux premières opérations , a pareillement éludé l'examen des dernières , & répandu par conséquent sa malignité par tout.

SECONDE PARTIE.

Histoire mécanique des propriétés de la crudité maligne des fruits , & des symptômes de nos fièvres.

QUelques soins qu'on se donne pour écrire avec exactitude l'histoire de ces fièvres, on n'en sçauoir dresser que des mémoires fort imparfaits, parceque

leurs accidens varient d'une infinité de manieres. On compteroit aussi tôt tous les divers mouvemens d'un vaisseau, qui périt battu de l'orage, ou les flots d'une mer agitée : Car l'extrême délicatesse d'un âge trop tendre, la foiblesse d'un autre trop avancé, l'épuisement ou la corruption des débauchez, les travaux excessifs, les soins & les peines dont la misère ou l'excès de l'ambition accablent un malheureux, ne sont point les causes de ces maladies; les fièvres malignes attaquent toutes seules les plus vigoureux temperamens, & ne les peuvent surmonter sans des efforts très-considerables; mais aussi quand on a heureusement découvert leur principe, on se peut flater de tirer autant de lumieres de l'observation des symptomes les plus generaux, que du plus scrupuleux détail du reste des accidens, parce que cette bisarre varieté dépend moins du changement des causes, que de la diversité des temperamens plus ou moins forts & robustes. Il est bon même qu'un Medecin judicieux néglige les incidens superficiels, pour ne s'attacher qu'à la cause principale, crainte qu'un trop

long examen luy faſſe prendre le change , ou perdre l'occafion des premiers remedés , qui paſſe tres-promptement.

On raifonne trop prefque toujours , parce qu'on ne voit pas aſſez diſtinctement ſon objet. Et l'effet ordinaire de ces embarrasſantes délibérations , eſt de confirmer plus de doutes , que d'éclaircir des veritez.

Ayant donc obſervé entre un tres grand nombre de ſymptomes differens , pour les plus ordinaires des cours de ventre mal conditionnez & inconfians , des chaleurs exceſſives dans les entrailles , des vers , des maux d'eſtomac , des tenſions douloureufes dans toute la capacité de la region inferieure , beaucoup de ſechereſſe & d'ardeur en la poitrine , une fièvre tantôt plus , tantôt moins violente , mais continuë , avec un pouls inégal , ou dur , petit , fréquent , précipité ou mou , obſcur , foible & languiffant : quelquefois des ſueurs , mais philtrees , cruës , inconfiantes , de ſimples moerteurs tres-légères au col , aux bras , aux jambes , avec des chairs froides & molles , quoique la peau fût aride & rude , des taches pourprées inégales

dans leur figure, livides & clair semées, ou des lividités, & des meurtrissures aux doigts des mains & des pieds, aux bras, aux jambes, souvent au visage : le teint pâle, plombé, obscur, les yeux éteints & égarez, le regard triste, morne, languissant, le front ridé, les tempes sèches & maigres, les joues pourprées, le nez desséché, livide, ouvert, retiré, la bouche béante, les lèvres brûlées, la langue noire, calleuse & decoupée, les dents noircies, les gencives pâles, les oreilles sèches, froides, pâles & retirées; la respiration laborieuse, fréquente précipitée : d'autres-fois la gorge enflée, les glandes parotides, amygdales, & les autres remplies d'humeurs épaisses & visqueuses : au reste un transport continu au cerveau avec une alienation d'esprit, une stupidité, & quelquefois un délire, mais plus disposé à des rêveries extravagantes qu'à la fureur, qui dégénèrent dans une lethargie funeste : enfin des froids aux pieds insupportables, ou des frissons fréquents qui parcourroient les jambes, les cuisses & les lombes, avec un engourdissement & une stupeur dans toutes les parties hau.

tes. Ayant donc observé ces symptomes, j'ay pensé que pour en mieux discourir, & tirer des examens de leur mécanique les lumieres qui nous sont nécessaires pour leur cure, il les falloit diviser en trois classes selon l'ordre de leurs sièges particuliers, & de la raison de leurs origines : comprenant en la premiere ce qui marque une crudité plus manifeste, comme les cours de ventre, les maux d'estomac, en un mot tout ce qui appartient à la region inferieure : dans la seconde les desordres du sang, & les maux qui desolent la poitrine : enfin dans la troisieme les affections du cerveau & le déreglement des esprits.

Histoire mécanique des desordres de la premiere classe.

Puisque nous avons proposé l'exemple du vin pour expliquer l'histoire de la mauvaise constitution des alimens, nous dirons icy que comme par le dépôt qu'il fait de son tartre dans l'estomac, il engendre une masse glaireuse

semblable à peu près à ces mucilages boueux qui pendent aux canelles, le reste des alimens aussi mal conditionnés y produit un limon froid, qui se répand ensuite dans toute l'étendue des entrailles; de maniere que cette matiere caustique & minerale, épaissie par la chaleur, se lie peu à peu à leurs membranes interieures, comme le tartre ou la gravelle s'attache à la circonference interieure d'un tonneau.

Le premier effet de ce funeste dépôt, est de corrompre tellement le levain qui préside aux digestions, qu'elles en deviennent chaque jour plus imparfaites: Car au lieu de résoudre insensiblement en un chile loüable & bien conditionné les meilleurs alimens; & d'exalter heureusement leurs principes: elles les brisent & les découpent en parties *integrantes*, & n'en composent qu'une liqueur corrompue, & pour ainsi dire, cadavereuse, plus propre à infecter le sang qu'à le bien reparer: alors quelques efforts que la nature fasse dans les veines pour en rectifier la pernicieuse qualité, les fermentations qu'elle excite, & les rapides circula-

tions qu'elle hâte, ne servent qu'à porter le desordre dans les esprits. De là naissent ces fièvres ardentes & continuës, qui remplissent particulièrement le cerveau de vapeurs & de fuliginositez acres, sèches, corrosives, & produisent des douleurs de tête cruelles; quelquefois même d'étranges delires, des palpitations de cœur, & des surprenantes defaillances.

Mais parce que la nature toujours attentive aux moyens de nôtre conservation, tâche de temps en temps de chasser du fond de l'estomac & des entrailles les amas de mucilages caustiques, trop souvent leur évacuation violente entraîne en mille sorte de selles les alimens qu'ils ont corrompus : ce qui produit ces flux lienteriques, ces *resolutions* bilieuses, crûes, puantes, aussi bisarres dans la qualité, & la couleur de leurs matieres, que dans l'irregularité de leur sortie. Tels sont aussi ces tenesmes douloureux, & les déplacemens cruels de certaines glaires venteuses & corrosives. Lorsque ces matieres fermentent par un excès de chaleur, elles se rarefient en vapeurs stiptiques & constipan-

tes, dont le propre est de suspendre avec opiniâtreté toutes sortes d'évacuations. Elles bouchent & étouppent tellement les ouvertures par lesquelles la masse du sang dépose dans les entrailles les impuretez les plus grossières, qu'elle en demeure chargée; & redouble alors la vehemence de sa fermentation; à peu près comme il arrive au vin mûet & bourru.

Il naît une infinité de maux particuliers de ce desordre general, parce qu'outre que chaque partie diversement sensible dans sa configuration singuliere, reçoit différentes atteintes d'une même matiere, que la circulation promène depuis les pieds jusqu'à la tête, il se fait enfin mille dépôts qui produisent des abcès dans les parties sanguines, des tumeurs dans les glandes, des hydro-pisies dans les capacitez, des apoplexies dans le cerveau, des paralyties dans les nerfs, des galles & des ulceres sur la peau. C'est par cette mécanique qu'il y a une si étroite sympathie entre le cerveau & les entrailles, qu'il est plus ou moins troublé dans ses fonctions par l'irregularité des leurs. La meilleure

partie de nos Auteurs s'est trouvée contrainte de consentir (malgré toutes les démonstrations de l'Anatomie) qu'il y avoit des routes secretes en faveur des vapeurs, qu'ils supposoient s'élever de la region inferieure dans la tête: Mais quelque prévenu que soit le Lecteur de cet ancien systeme, il en méprisera l'illusion aussi-tôt qu'il aura réfléchi que le sang ne pouvant déposer dans les entrailles les ordures, en remplit nécessairement le cerveau. Verité tres-heureusement découverte par Hippocrate, qui dit à ce sujet que l'impuissance de l'estomac, & la paresse du ventre, causent une confusion generale, & remplissent tous les vaisseaux d'impuretés. *Ventris torpor & alvi segnitie omnium conturbationem & vasorum impuritatem adferunt.*

Pendant que le ventre demeure paresseux, les symptomes se multiplient, & deviennent plus véhémens & plus cruels par la réaction de leurs causes. Car toutes les choses sont liées les unes aux autres par des enchaînemens si exacts, que le moindre effet se reproduit en de nouveaux incidens, & s'augmen-
te

rent sans cesse dans son retour sur le premier principe : Par exemple, le sang plus violemment agité à cause des impuretez qu'il ne peut déposer, se détermine à couler plus impetueusement qu'à l'ordinaire dans les gros vaisseaux de la region inferieure, tels que sont l'artere & la veine descendante, celles du mesentere & des intestins, &c. & cause ainsi ces chaleurs des reins, celles des lombes, que l'on confond ordinairement avec celles des reins, ces battemens furieux dans la region de la ratte, ou du foye, ou de l'estomac, ces hemorrhoides cruelles, ces pesanteurs dans les cuisses, & un tres-grand nombre d'autres accidens, dont nous ferons quelque jour plus exactement l'histoire.

La raison mécanique de ces evenemens, est que les veines violemment comprimées par la tension des entrailles empêchent que le sang retourne aussi facilement par leur canal, qu'il est descendu par celui des arteres. D'où vient que la moindre chose qui est capable de diminuer la tension des intestins, comme les lavemen. en-

D

tre autres moyens , soulage & guerit dans l'instant , bien qu'elle n'atteigne en aucune maniere le principe du mal.

Un des plus considerables accidens de ces fièvres , est sans doute cette tension générale dans la région inferieure, dont les préludes sont une douleur dans les flancs , qui s'étendant peu à peu vers l'estomac embrasse insensiblement cet espace , & cause une roideur douloureuse aux muscles, une dilatation dans les autres parties , & un gonflement terrible dans toute l'étendue du canal des entrailles , & même de la capacité de l'estomac : il s'augmente trop souvent si fort, quand les vapeurs fuligineuses du sang , qui transpirent dans les entrailles font excessivement fermenter la matiere glaireuse qui les remplit , que d'un costé le diaphragme violamment pressé vers la poitrine, interresse la liberté des poudons , & par conséquent celle de la respiration , & produit des palpitations de cœur , des étouffemens , &c. d'un autre il comprime le foye , la ratte , l'estomac ; & d'un autre enfin la vessie , & le rectum. D'où l'on voit en même temps

arriver un tres-grand nombre d'évenemens fâcheux. Cette cruelle tension ressemble trop à l'hydropisie tympanite, pour que je me puisse dispenser à son occasion d'écrire en peu de mots ce que je pense de cette prodigieuse maladie.

Si ceux qui l'ont voulu expliquer n'avoient pas considéré, selon les préjugés ordinaires, les vents comme un air agité, ils se seroient moins trompez dans son étiologie, & dans la cure. Car les vents sont plutôt une vapeur extraordinairement rarefiée, je veux dire une masse d'eau, ou de quelque corps solide tres-résout, que de simples ébranlemens d'air capables de tendre, & de remuer les choses : l'air en est le véhicule naturel, il leur sert de champ, & les soutient par l'artifice d'un certain balancement dont nous expliquerons la mystérieuse mécanique dans l'histoire des principes; ainsi on les doit comparer à ces odeurs agréables que les Zephirs dérobent aux parterres, & penser que ces surprenantes productions que Dieu, dit le Prophete-Roy, tire de l'abîme de ses tre-

D ij

sors, sortent rapidement, & s'élevent de leurs matrices par l'effort de l'explosion, & de l'effervescence, comme font la vapeur du nitre & de l'antimoine, & celle du soufre & du charbon dans l'instant de leur détonation. Leur mouvement dépend de la première impulsion; car formant en l'air un corps continu par l'union de leurs flots, il en est comme d'une longue perche qui avance d'un bout, avec le même effort qu'elle est poussée de l'autre: non seulement on les sent plus doux ou plus impetueux, selon qu'ils sont formez par des matieres plus ou moins expansives: on en voit aussi naître divers effets à proportion de leurs proprieté specifiques. En effet, ceux-là glacent nos rivières, durcissent la terre, dessèchent les arbres: ceux cy brisant doucement les nœuds de ces funestes coagulations, r'ouvrent, rarefient, r'étendent les parties de la terre: les uns causent des fièvres malignes, ardentes, continuës, intermittentes: les autres des rhumatismes, des fluxions importunes, d'étranges constipations.

Comme nous faisons partie de l'U-

nivers , & qu'il a plû à Dieu de faire naître les moindres événemens des plus grandes causes , représentant en chaque sujet ce qu'il opère dans l'immensité de leurs assemblages ; de même que par l'effervescence des soufres & des sels métalliques ces exhalaisons venteuses s'élèvent , & répandent leurs bonnes ou leurs mauvaises qualitez , il se rencontre en nos corps certaines matieres à peu près également susceptibles d'une explosion venteuse , qui produit en se rarefiant les gonflemens de la tympanite : & par conséquent bien loin de croire qu'elle est produite par un air renfermé , il faut pour en mieux juger , considerer attentivement la qualité de la matiere qui l'engendre en se rarefiant ; car c'est de là que l'une est facile à refoudre , au lieu que l'autre plus rebelle élude toutes sortes de remedes. La chaleur qu'on accuse n'en est que l'instrument : aussi ceux qui s'imaginent de pouvoir les guérir par des remedes rafraichissans , ont plutôt depravé le levain de l'estomac , que donné la moindre atteinte à leur cause : quelques autres qui s'efforcent de les

surmonter par des purgations fréquentes & vigoureuses, les irritent également, parce que ces vapeurs stiptiques & resserantes, ces aciditez tartareuses & coagulantes, ne peuvent être adoucies & déprimées par les qualitez superficielles d'un purgatif, d'elles-mêmes trop capables de les susciter.

Pendant que ces symptômes exercent cruellement les malades, leurs estomacs premierement affoiblis par le défaut de leur levain, & de la chaleur naturelle, & par la funeste crudité des alimens, n'operent qu'une tres-imparfaite digestion, dont le peu de chile qui se dégage, est d'ailleurs dévoré dans les entrailles par une tres-grande quantité de vers, aussi tost qu'il y est descendu. Mais par malheur il augmente & anime plus leur faim qu'il ne la satisfait: ces cruels animaux la vengent sur la propre substance des entrailles, & causent ainsi une inanition continue, & des douleurs, qui jettent les malades dans la dernière défaillance.

Une partie des accidens qui se peignent sur le visage par des couleurs livides, pâles, noires, jaunes, verdâtres,

ou se representent par des mouvemens extraordinaires, naissent du déchirement que font les vers de la partie la plus délicate & la plus sensible des entrailles : Les yeux en paroissent obscurcis, éteints, languissans, leurs paupieres font livides, battues, agitées : le nez ouvert, retiré, sec, pâle, froid : le front amaigry, ridé, rendu, rude : les jouës plombées, creuses : les lèvres pendantes, convulsives : la bouche ouverte, la langue noire, calleuse & déçoupée.

On s'appliqueroit à rendre la raison mécanique de ces symptomes differens, sans la necessité qu'on se fait icy d'estre court.

L'histoire mécanique de la generation de ces insectes est si obscure, & ceux qui l'ont voulu pénétrer, sont partagez en tant d'opinions, qu'on peut assurer qu'elle est encore aujourd'huy un grand mystere : Ceux qui admettent une confusion de semences en toutes choses, où elles demeurent steriles jusques au moment de leur fécondation, disent que ces insectes ont leur embryon dans les fruits, proposant

pour exemple ceux qu'on trouve intérieurement rongés, bien qu'ils n'ayent aucune ouverture à leur superficie: Leur raison est que puisque la matiere est infiniment divisible, on ne doit astreindre aucun volume à la capacité des formes, ni se composer des machines considerables, de ce qui est mille fois plus petit que ce qu'on se peut imaginer. Ils assurent donc que leur naissance n'a rien d'équivoque; au contraire que leurs especes sont aussi regulierement concertées dans l'ordre général des choses, que celle des animaux plus parfaits: mais que la grossiereté de nos sens, nos foibles lumieres, & souvent même le defaut d'attention nous font témérairement rejeter dans l'équivoque & le hasard ce qui est le plus judicieusement raisonné: Ce sentiment se trouve heureusement confirmé par l'accident d'aujourd'huy, puisque la chaleur affoiblie de nos estomacs, & par la trop grande crudité des alimens, & par la dépravation de nos temperamens, estant plus propre à susciter la vie de ces insectes, dont la semence est contenuë dans les fruits, qu'à

les digerer (à peu près comme les Hypocaustes ou les Fours d'egypte font éclore les œufs, qu'un feu plus ardent feroit cuire) en produit une si prodigieuse quantité. En effet, une viande exposée à une chaleur douce & conforme à sa qualité, est digérée, cuite, & convertie en un suc très-loüable: au lieu qu'une autre mise dans un lieu humide & plus temperé, s'altère, se corrompt, & se change en vers: par cette raison les petits enfans sont plus sujets que les hommes à cette pourriture animée, les sanguins & les pituiteux que les bilieux & les mélancholiques.

Je craindrois qu'on me crût capable de douter de la pénétration d'esprit du Lecteur, si je poursuivois davantage l'éthiologie du reste des symptomes de moindre importance; puisqu'il est si facile d'en découvrir les raisons par l'histoire mécanique de ces premiers. Ainsi pour ne le pas attacher plus long-temps à mes idées sur leur sujet, je passe à de nouvelles considérations.

*Histoire mécanique de la
seconde Classe.*

LA fermentation fait dans les veines, ce que la dissolution des aliments, ou leur première digestion opere dans l'estomac. Elle met en œuvre le chyle qu'il a préparé, & sépare ce qui luy est resté d'ordures par les voyes insensibles de la transpiration, par les urines, & par les selles. Elle ne diffère donc de la première que par la disposition de ses vaisseaux, & l'issue de ses évacuations. Ainsi lorsque le levain de l'estomac a manqué d'exhaler suffisamment les principes de l'aliment, & que les entrailles ont été peu exactes dans la séparation du pur & de l'impur, les crudités rebelles à ces premières opérations résistent également à tous les efforts de la fermentation.

Nous appellons fièvre tout mouvement extraordinaire causé dans le sang par la présence de ces matières indigestes, ou par le défaut d'un principe

nécessaire. Et nous prétendons suivant cette proposition generale, qu'il est autant de sortes de fièvres, que la fermentation naturelle est susceptible de dépravations particulieres.

Concevõs donc que par l'effort que fait la nature pour briser l'aigreur minerale qui vient d'éluder les premiers travaux, toutes les humeurs sont jettées dans un désordre si confus, qu'il ne s'en fait aucune dépuration, amelioration, perfection; & qu'ainsi cette lympidité transparente ingenieusement pratiquée en faveur des esprits, qui les doivent pénétrer & remplir (comme la lumiere fait les corps transparents) est tellement détruite par la confusion de toutes leurs parties insensibles, qu'au lieu de s'y répandre facilement & d'en sortir sans embarras, ils n'y entrent qu'avec effort, & ne s'en échappent qu'après les avoir violemment agitées. Leurs mouvemens d'une étrange rapidité y causent une chaleur excessive. Alors les artères s'élèvent, se dilatent, se gonflent; Leurs membranes se durcissent, leurs battemens redoublent, se precipitent, & varient d'une infinité

48 *Discours physique*

de manieres. La poitrine en est agitée, le cerveau troublé, toutes les parties déconcertées, les yeux deviennent étincelans, rouges, larmoyans; leurs paupieres s'épaississent, & paroissent livides & plombées; le front se ride, se retire, la peau y est ternie, obscure, matte; les jouës sont plombées & creuses: le nez est sec, retiré, pâle, froid; la bouche béante: les levres livides & brûlées: la langue épaisse & noire. Enfin la chaleur dévorante de la fièvre s'augmentant de plus en plus par l'irritation des esprits, & la malignité des humeurs, détruit entierement l'économie naturelle; aussi le malade s'inquiete, se trouble, se desesperé.

** Qui pourroit sans pitié voir l'excès
de sa peine,
Il brûle d'une ardeur qui court de veine
en veine,
Et des torrens de feu roulent dans ces
vaisseaux,
Où le sang fit couler ses paisibles ruis-
seaux.
Ce sang chaud & bouillant, cette flam-
me liquide,*

Cette

Cette source de vie à ce coup homicide,
En son lit agitée ne se peut reposer,
Et consume le champ qu'elle doit ar-
reposer.

Les esprits accourus en troupes muti-
nées,

Font cent tours & retours en leurs cour-
ses bornées,

Et par leurs mouvemens ébranlent tous
le corps

D'un mouvement confus agitent ses
ressorts.

On diroit à le voir dans ce mortel o-
rage

Que son ame troublée veut se faire un
passage,

Qu'elle frappe par tout pour rompre sa
prison,

Et se sauver des feux qui brûlent sa
maison.

* Du Poëme de la Metamorphose des yeux de
Phyllis en astres.

Ces symptomes communs à toutes les
fièvre où labile a beaucoup de part, sont
pour l'ordinaire favorablement terminés
par des sueurs abondantes. Mais la cru-
dité minerale ou cet acide tattareux

E

& stiptique prévalant, comme nous l'avons dit, suspend de si heureuses crises, & entretient par la présence de la matiere plus rebelle, plus farouche, & la fièvre avec de fréquens redoublemens. De là on voit augmenter une alteration surprenante dans toutes les parties, & une noirceur sur la langue. On remarque la peau rude & fortement tendue, bien que le fond des chairs reste mollasse & relâché. On y découvre des taches livides, clair-semées, bizarres & irregulieres dans leur forme & leur grandeur. Enfin le malade sent ses pieds plus froids que la glace, sa tête brûlante, & une douleur obscure, inquiète, semblable à d'extrêmes lassitudes & répandue par tous ses membres.

Quoy que quelques célèbres Auteurs se soient fort embarrassez dans la recherche des causes du pourpre, & de la diversité de ses consistances, je crois pouvoir en deux mots en développer le mystere. L'esprit acide, qui suscite les fièvres malignes par d'étranges fermentations, met le sang dans une si funeste confusion, qu'il brise l'extrémité de ses vaisseaux capillaires; & se répand à leur

sur les Fièvres. 51

ouverture en de petites *équimoses*, qui ne sont pas plutôt sorties, qu'elles se coagulent, & portent dans leur couleur le caractère de leur acide malin. Car tous les acides ne coagulent pas seulement le sang, ils luy donnent aussi de nouvelles couleurs. L'un le rend pourpré, l'autre noir & livide, l'autre violet obscur, l'autre d'un rouge mat & plombé. C'est en quoy on peut très-judicieusement juger de leurs propriétés par ces marques, quoy que très-superficielles. Nous traiterons un jour plus à fond cette importante matière dans un discours exprés sur la *Cangrene*.

Lorsque la pituite domine sur la bile, ces symptomes sont moins véhéments. Toutefois ils ne cessent pas d'être également funestes; au contraire, la crudité minérale trouvant en son phlegme un véhicule plus approprié, éteint la chaleur naturelle avec moins d'effort. En effet, on voit le malade d'une extrême défaillance dès le premier accès, stupide, étourdy: il regarde avec des yeux languissans, & demande du secours par la seule démonstration

E ij

§2 *Discours physique*

de la douloureuse impuissance. Son pouls est obscur, mou, foible, petit, vif, déréglé; l'artere se fait sentir relâchée, profonde, affaissée. Son ventre est prodigieusement rendu, bien qu'assez liberal d'une matiere crüe, puante, cadavereuse, & diversement colorée, parce qu'elle ne sort que par irritation. Elle provoque avant sa sortie des vapeurs malignes pareilles à celles de la tympanite; d'où vient que les entrailles s'étendent à mesure qu'elles se désemplissent. Ses urines sont assez copieuses, mais philtrées, crües, & sans consistance: & comme les urines sont pour le sang, ce que les selles sont aux entrailles, les pieds, les cuisses, les bras se tumefient, deviennent œdémateux à proportion qu'elles sont & plus abondantes, & plus mal conditionnées. Il paroist aussi de legeres moitteurs: Mais parce qu'elles sont plus symptomatiques que critiques, je veux dire qu'elles coûtent plus à la nature, qu'elles ne sont favorables à ses desseins, elles épuisent les forces au lieu de les soulager.

Tant que cette vapeur minerale est absorbée dans la partie sulphureuse du

sang, & que la force du temperament l'emporte sur la malignité, on nourrit dans son sein un ennemy inconnu. Mais d'abord qu'elle s'échappe, & pénètre dans les nerfs; elle trouve leur suc si susceptible de ses funestes qualités, qu'elle le glace, y éteint les esprits: & se répandant ainsi successivement dans toute leur étendue, porte en détail la mort à toutes les parties.

Les morts sont sans doute d'autant plus surprenantes qu'elles sont & plus soudaines & moins attendues. Un homme vigoureux tombe tout d'un coup dans une extrême défaillance: Il se sent subitement glacer par une vapeur errante dans l'intérieur de ses veines: Ses chairs refroidies sont dans l'instant couvertes d'une moiteur épaisse & glacée: Un reste de chaleur se retranche dans ses entrailles, & dispute quelque temps la place. Mais la circulation des humeurs interceptées, arrête les mouvemens du cœur, & alors les principes les plus actifs ne conservent plus qu'une trepidation inutile. Il meurt. Toutefois on peut assurer qu'il n'arrive alors rien de plus étrange qu'en la

E iij.

mort des vieillards , que l'âge conduit par ses longs détours dans le tombeau. Car les neiges de la vieillesse & les extinctions generales de la chaleur naturelle , sont les effets ordinaires de cette matiere , qui pénètre insensiblement dans les veines , s'y condense, s'y multiplie , à mesure que l'estomac s'affoiblit , & que ses digestions deviennent plus imparfaites. On voit donc aujourd'hui arriver en peu d'heures , ce qui se passe ordinairement dans l'intervalle de plusieurs années. Ainsi les ciguës , les mandragores , & le reste des plantes chargées de cet acide mineral crud, froid , coagulant , contiennent les semences de la vieillesse. Et au lieu de depraver peu à peu l'excellence des humeurs , elles en infectent tout d'un coup la masse , & préviennent les termes de la vie , par une mort anticipée.

Comme le propre des semences de ces maladies est de se fixer solidement aux sujets qu'elles infectent, leur mauvaise qualité n'est pas fort expansive ; & par consequent leurs symptomes ne sont aucunement contagieux ; Ainsi bien que j'aye vû plusieurs personnes d'une

même maison mourir de suite, j'ay pensé qu'on devoit plutôt s'imaginer que la même disposition, qui rendit la première susceptible de la maladie, s'étant rencontrée dans la seconde & la dernière, elles en furent également accablées, que de juger qu'elles se la soient communiquées. En effet, j'ay remarqué en d'autres maisons qu'un mari périssoit entre les bras de sa tendre épouse sans qu'elle partageast son mal, bien que l'excès de sa douleur, & la délicatesse de son temperament l'en dûssent rendre tres-susceptible. C'est particulièrement à la campagne que j'ay fait ces observations, trouvant dans le même lit le malade agonisant, avec sa femme, ou ses enfans, ou ses freres, sans que son mal passât à eux. Mais quel spectacle de l'extrême pauvreté, plus cruelle que ne le fut l'infame Mezence, puisqu'il ne faisoit que lier un homme vivant sur un cadavre, afin de tirer de la mort même l'horreur qu'il trouvoit à dire au fer & au feu, au lieu que cette déplorable misere unissoit par les nœuds de la nécessité & de l'amour, plus serrez que ceux de Mezence la plus vi-

goureuse santé à l'agonie, l'épouse à la mort du mari, les enfans à celle de leur pere.

Les pointes acides de ce tartre malin, ressemblent à celles des clouds avec lesquels on unit plusieurs planches. Car elles demeurent si constamment liées dans les humeurs qu'elles ont coagulées, qu'il est presque impossible d'en détruire les assemblages. C'est pourquoy ceux qui en ont esté une fois attequez, n'ont encore pû recouvrer parfaitement leur premiere santé: bien que par la force de leurs temperamens ils en ayent heureusement éludé la furie. En effet, Ces fièvres n'ont jusques icy accordé que quelques trêves; ou déguisant en d'autres attaques l'ordre naturel de leurs symptomes, ont surpris la vigilance du Medecin, & trompé l'esperance du malade. Car tantôt on les a vûs en pleuresies, en fièvres double-tierces continuës, tierces, quartes: tantôt en hemorrhagies effroyables: tantôt en catharres, rhumatismes, asthmes, en un mot s'associer indignement à la tyrannie de tous les maux, qui agissent selon l'ordre des saisons. Ainsi les ma-

lades les plus favorablement traitez , n'en ont esté quittes que par des langueurs si grandes , qu'il leur sembloit être déjà dans le dernier periode de leur vie. Leur teint pâle , leurs yeux tristes, leur pouls petit & relâché, étant des marques trop certaines d'un mal toujours présent. J'ay même observé depuis peu en quelques-uns les mêmes marques pourpreuses sur la peau , que je leur avois trouvées l'an passé.

Comme la plus grande partie du monde a usé des mauvais alimens que nous accusons , & par consequent contracté la cause d'une malignité generale , on doit craindre qu'elle ne reste absorbée dans les veines , à peu près comme le grain demeure inconnu & confus dans la terre , jusqu'à ce qu'une pluye douce & une chaleur favorable en suscitent la vertu ; & qu'elles attendent de même silencieusement l'occasion d'agir selon l'exigence & la propriété des temperamens. Car on remarqua l'an passé que les bilieux & les atrabillaires en furent singulierement attaquez , comme si la chaleur de la bile & la vivacité de leur temperament en eût precipité les

paroxismes. Ainsi que nous voyons les fruits plus précoces dans les climats les plus chauds, & les lieux les mieux exposés. De manière que les sanguins & les pituiteux auront peut-être leur tour plus tard, parce qu'il faut mettre les principes en fusion avant qu'ils agissent, que les sels doivent être résolus, les soufres exhaltez, le phlegme rarefié, cuit, volatilisé. Ainsi chaque chose a ses saisons limitées par la nature, qui n'en décide ainsi que sur les propriétés de leurs causes.

Cependant on peut assurer que les saisons commençant à reprendre leur première régularité, & la chaleur du Soleil devenant plus puissante, dissipent heureusement ces funestes dispositions. Outre que la fécondité de nos premières récoltes nous doit servir de gages de la miséricorde de Dieu.



Histoire mécanique des desordres de la dernière Classe.

LE cerveau est d'une substance si délicate, & d'un artifice si parfait, qu'il est susceptible des moindres desordres de l'économie naturelle. Outre qu'il est entretenu dans une infatigable activité par les esprits animaux, dont il est la source & le réservoir: il est par leur moyen comme le centre & le point d'appuy sur lequel pose ce balancement général du grave & du léger, dont nous avons cy-devant discoursu. En sorte qu'à proportion que l'une ou l'autre de ces puissances vient à prévaloir, il en résulte dans l'instant, ou des apoplexies, ou des délires, ou des fièvres lethargiques, ou des fureurs, ou des sommeils favorables, ou des veilles libres & faciles.

Le cœur dépend de ce noble viscère, comme le reste des parties qui doivent servir à mouvoir le corps. Mais la mécanique de ses actions est si simple,

que la meilleure partie des Auteurs (plus ingénieux à feindre, qu'heureux à découvrir) ne l'ont pu connoître, tant il est vray que l'extrême simplicité est très-souvent le voile le plus impenetrable dont la naïve nature se couvre. Le cœur donc dépend du cerveau, parce qu'il n'a d'activité que par l'irradiation des esprits. Nous expliquerons un jour dans l'histoire generale du corps humain, celle de sa mécanique. Ainsi on peut mieux juger par la qualité de ses mouvemens de sa bonne ou mauvaise consistence, que de celle du sang, parce que cette liqueur poussée d'un ventricule à l'autre par la médiation des arteres & des veines, est comme celui qui est porté dans un carrosse, où sans mouvement, sans action, il fait beaucoup de chemin. Mais comme le sang fait en même temps deux grandes operations, l'une interieure dans le propre sein de la substance, laquelle je nomme fermentation : l'autre exterieure & plus manifeste, qui est son passage continuel des arteres dans les veines, & des veines dans le cœur, qui s'appelle circulation, pendant que le

cœur

Le cœur le détermine par l'effort de sa constriction, à parcourir toutes les parties, & que les alternatives de sa constriction & de sa dilatation font naître les battemens de la diastole & de la systole qui forment le pouls, le pouls nous doit en même instant découvrir deux grands mystères : Par les rhythmes de ses battemens il nous manifeste la qualité du cerveau, c'est à dire l'abondance des esprits, l'ordre & la régularité de leurs influences ; Et par la dureté ou la mollesse de l'artere, sa dilatation & sa constriction, sa profondeur ou son élévation, il nous apprend l'état précis de la fermentation des humeurs, la rarefaction de leurs principes, l'épanouissement de leur substance. En effet, le sang n'ayant de lui-même que le mouvement de la fermentation il peut tout au plus étendre ou retrecir le diametre des arteres, puisque leur canal prête facilement : Au lieu que l'impulsion qui le détermine à circuler rapidement dans toutes les parties estant une suite nécessaire de l'effort du cœur, qui est un muscle dont toute la puissance dérive ab-

F

seulement du cerveau ; doit uniquement appartenir à sa bonne qualité ; & à l'abondance des esprits. Mais nous approfondirons davantage cette nouvelle découverte dans l'histoire générale des maladies.

C'est par la raison de cette admirable mécanique que nous avons observé, suivant que la bile a été plus enflammée, & le cerveau plus violemment troublé par les vapeurs acres & corrosives de cette farouche matière, un pouls vite, fréquent, déréglé : pendant que la masse du sang chargée de parties trop fixes, & pénétrée de ce tartre acide moins propre à la rarefier, qu'à la coaguler, n'étendoit que très-peu l'artere : & par conséquent rendoit le pouls bas, petit, obscur, bien que l'excès de la chaleur desséchât sa membrane : au lieu que dans les affections pituiteuses où les esprits moins abondans, & d'une agitation plus modérée, ne formoient que des battemens graves, faibles, languissans, la membrane étant plus relâchée, & les humeurs moins rarefiées, la dilatant très-peu ; ce qui causoit un pouls bas, petit, fuyant, épuisé.

Comme le cerveau abonde particulièrement en phlegme, il estoit si susceptible de la malignité de ce tartre, qu'il devenoit le principal lieu de sa tyrannie. Par l'irruption continuelle des vapeurs atrabillaires, les esprits tumultueusement agités caufoient un délire continuel: ou le refroidissement d'un phlegme trop abondant & trop fixé suffoquant la chaleur naturelle jettoit dans ces desfaillances stupides, ces regards languissans, cette extinction generale de toutes les puissances.

De même qu'un homme accablé d'un fardeau trop pesant, s'efforce de le remuer avec plus de violence, quoy qu'avec moins d'effët, que lorsqu'il est plus proportionné à ses forces. Les esprits trouvant les humeurs moins fluides & plus pesantes, & leurs issuës ordinaires embarrassées, n'y pouvoient plus soutenir que des mouvemens trop foibles pour remuer la masse des organes. C'est pourquoy par le redoublement continuel de leurs agitations ils caufoient non seulement dans le poulx ces battemens vistes, frequens, déreglez, vermiculans: mais encore une agitation

F ij

64 *Discours physique*

convulsive dans toutes les parties. Ainsi le pouls des agonifans devient plus précipité à mesure que leurs forces diminuent. Et dans la dernière scene de notre vie on voit quelquefois briller des apparences de convalescence. Mais d'autant moins durables, que le reste des forces y est plus abondamment prodigué.

Que le Lecteur prévenu de tous ces symptômes particuliers s'en fasse maintenant une idée générale, s'imaginant que lors même qu'un malade sent les entrailles dévorées par les premiers & la poitrine enflammée par les autres, son cerveau devient la principale proie de leur malignité.

Du prognostic de ces fièvres.

LE prognostic de ces fièvres est toujours fâcheux, puisque leurs suites sont si funestes, qu'on leur donne justement le nom de malignes. Terme de l'art, qui signifie de très-mauvaises & très-indomptables qualités. Aussi voit-on la mort peinte sur le visage de ces

malades dès le premier accès de leurs fièvres par ces traits altérez, cette couleur éteinte & dégénérée, ces yeux languissans, cette peau sèche aride, ces tempes & ce front retiré, ce nez pointu & ouvert: mais ce qui est plus funeste encore, par la prodigieuse défaillance dont le malade se plaint; ces assoupissemens inquiets, laborieux, ces rêveries, ces delires, cette fièvre vehémente, ces douleurs vagues & errantes dans les costez, & le desordre general des entrailles, leurs constipations invincibles, leurs tensions douloureuses, ou les décharges symptomatiques de leurs selles mal conditionnées: Enfin par cette mauvaise qualité du sang, & cette dépravation du cerveau, que le pouls manifeste, le Medecin n'est que trop convaincu de la mort prochaine du malade. Il est vray qu'il n'en scauroit d'abord prédire précisément le terme; parce que l'ordre des mouvemens naturels est si violement interrompu dans ces sortes de fièvres malignes & aiguës, qu'il n'y a plus de regles dans l'évenement de leurs crises. Au contraire, aussi épouvanté du peril qu'il voit augmen-

ter à chaque instant, qu'un Pilote au milieu de l'orage: il cede en vain à mille fausses crises, comme à des courans qui le pourroient dérober au naufrage. Mais sa manœuvre est d'abord interrompue par de nouveaux incidens. Il trouve à chaque mouvement des écueils également funestes, & voit déjà son vaisseau trop fracassé, pour résister plus long-temps.

Toutefois il en réchappe quelques-uns, soit que le mal les ait d'abord moins violemment pénétrés que les autres, ou que leurs tempéramens ayent esté plus susceptibles du secours des remèdes. Mais leur nombre est si petit par malheur, & les suites de leur convalescence si tristes, si languissantes, qu'on peut dire que le mal n'a fait que changer la forme de ses symptômes dans une foiblesse habituelle.



DERNIERE PARTIE.

Du choix des remedes specifiqués contre la malignité de ces fièvres.

Quoiqu'il n'y ait jamais d'occasions où la Medecine opere de plus grandes choses qu'en ces maladies, elle a le malheur de les voir d'abord si obscurcies par l'effort d'un mal superieur à ses remedes qu'on se deffit alors plus que jamais de son utilité. Car on ne conte pour rien les jours qu'elle dérobe à l'avidité de la mort; & les trêves si favorables aux penitens, qu'elle ménage en faveur de leurs consciences, malgré la fureur des plus violens symptomes. Il est vray que ces maladies, auxquelles on voit que toute la nature s'interesse, portent le caractere de fleaux de Dieu justement irrité. Mais avec quelque soumission qu'on les doive recevoir, il est permis d'en chercher le remede. On doit mē-

me esperer le trouver, puisque sa Misericorde, qui a toujours prévalu à sa Justice, nous a donné la Medecine en faveur de nos corps; comme la Penitence pour guérir les maladies dont le peché infecte nos ames. Aussi le Sage si fidele Interprete du Saint Esprit dans l'Ecclesiastique, propose le Medecin comme un don du Tres-haut, qui l'a créé pour estre icy-bas l'instrument de sa Misericorde: & veut qu'on l'honore pour la necessité qu'on a de son secours. En effet, si la nouveauté des symptomes surprennent d'abord cette science, si même leur vehemence l'opprime, elle reprend à la fin de glorieuses revanches; semblable à ces habiles politiques, qui trouvent dans l'art du temps des ressources assez heureuses pour dédommager pleinement leur foiblesse, des insultes qu'ils n'ont pû prévenir. Mais d'ailleurs, ne faut-il pas qu'elle connoisse son ennemy avant de le combattre, avec succès: & pour le connoître, qu'elle consente à beaucoup de morts, afin de tirer de leur histoire les considerations qui la doivent guider. Aussi a-t-on vû dans tous

les temps, d'habiles Medecins signaler leur doctrine par ces glorieux retours.

Je ne doute point qu'il ne s'en trouve aujourd huy de fort capables de succeder à leur gloire. Pour moy qui ose proposer mon secours avec moins de confiance que de zele : je declareray naïvement de quelle maniere j'ay traité des malades, auprès desquels j'ay le mieux réussi.

Ces reflexions que j'ay faites sur l'histoire de ces maladies ayant donné lieu au système que je viens de proposer, j'en ay conclu que leur curation devoit rouler sur les moyens de cuire, digerer, resoudre ce qui estoit trop crud, de dissoudre ce qui estoit trop épais, & de chasser par les issues les plus proches ce qu'une crudité funeste retenoit concentré.

Comme le premier obstacle qui s'oppose à l'effet de ces remedes, & la matiere du mal la plus copieuse sont dans l'estomac & les entrailles : j'ay crû les en devoir écarter, suivant le conseil d'Hippocrate, qui dit qu'il faut purger par l'issue la plus proche de la source, qu'on doit se servir des émetiques quand

l'estomac est rempli, & qu'il est fatigué par une *cardialgie* importune; enfin qu'on ne sçauroit purger trop promptement lorsque la matiere abonde, & que le mal est pressant. C'est pourquoy j'ay preferé la tartre émetique à tout autre remede, pour peu que le malade ait esté capable d'en soutenir l'operation.

Le tartre émetique m'a semblé plus seur que le reste des preparacions *antimoniales*, parce qu'estant de luy-même fixé, incisif, pénétrant, il résiste plus puissamment que les autres remedes à l'effort de la fermentation qu'excitent les excremens. Car on ne sçauroit trouver de remede d'une vertu assez stable; n'y ayant rien de plus malheureux pour un Medecin, & de plus funeste à un malade, que ceux dont la vertu équivoque degene dans les entrailles, & arme, s'il faut dire ainsi, le mal, au lieu de le dompter. Pour cette raison les plus fameux Praticiens preferent les remedes que la chaleur constante du feu a longtemps exercé, à ceux dont la moindre fermentation est capable d'alterer les proprieté. Ainsi méprisent ils toutes

toutes ces plantes émetiques que la moindre *elivation* rend ou purgatives, ou diuretiques; outre qu'ils ont remarqué dans leur composition un soufre volatil, acré & corrosif, à peu près d'une nature arsenicale propre à enflammer considérablement les humeurs. Mais ils tirent de ces mêmes simples les sels essentiels, ou les soufres spécifiques, afin d'en rendre les secours moins équivoques: & concerter plus sûrement la mécanique de leurs opérations par la connoissance parfaite de leur estre. En quoy, certes, ils imitent judicieusement la nature, qui ne met aucune matiere en œuvre avant d'en avoir premierement disposé les principes par ses analyses, ses meslanges, ses cohobations.

On ne voit à la campagne que trop frequemment le malheureux effet de ces plantes émetiques. Car si-tôt que cet acide volatil mineral est dompté par le fixe & le corrosif des ordures: & que les soufres acres & caustics sont mis en action par la chaleur de l'estomac, il s'excite un bouillonnement si horrible dans les humeurs, que la fièvre ardente,

les douleurs cruelles, les insomnies, en un mot que le malade se trouve malheureusement empoisonné.

Il ne faut pas moins de préparations pour les remèdes, que pour les alimens. Ainsi la médecine doit estre aussi industrieuse à les cuire, fermenter, analyser, mesler, dissoudre, épaisir, selon les desseins, qu'exacte & régulière dans leur choix. Quoy que nous ayons un très-grand nombre de livres sur cette matière, j'en pourray donner quelque jour un nouveau de mes expériences particulières.

Je commence donc brusquement la cure de ces fièvres malignes par l'émétique, afin de vider promptement, abondamment & sûrement une partie des matieres que j'accuse. Mais pour peu que je puisse differer lorsque je suis persuadé que les matieres sont trop épaissies pour se détacher facilement, je fais précéder le premier jour quantité de tisane fondante & resolutive, que je donne en petits verres fort chauds, afin qu'ils dissolvent mieux ces limons tenaces & gluans, & les disposent à une plus heureuse évacuation. Ainsi au lieu
de

de remplir suivant la methode ordinaire l'estomac dans le temps de l'operation pour fondre les humeurs : j'ay experimenté qu'il convenoit mieux de le preparer d'abord, avant que de donner l'emetique, afin d'épargner au malade les horreurs dont il est pénétré, quand on luy offre pour lors quelque breuvage. Outre que dans le peu de ~~sejour~~^{sejour} que font les bouillons dans un estomac agité, ils donnent si peu d'atteintes à des matieres trop épaissies, qu'elles demeurent constamment attachées à ses membranes pendant que toute l'operation n'est déterminée que sur les bouillons ; ce qui fatigue tres-inutilement le malade. Lors donc que je puis prendre mes devans ordinaires, je fais le matin préluder le malade par cinq à six verres de tisane plus ou moins, selon sa portée & la qualité des matieres que j'accuse, & ne donne l'emetique que sur le midy.

Ces précautions conviennent particulièrement aux gens bilieux, parce que les autres sont souvent assez humides. Toutefois on ne risque rien par cette pratique : Car souvent même les

G

préparations font vomir, & tiennent lieu du remède. Outre que suivant le conseil d'Hippocrate, on doit rendre les humeurs très-fluides, avant de les purger.

Alors on laisse vomir le malade sans l'importuner avec le bouillon. Et il vomit avec moins d'effort, & plus de succès par l'entière évacuation des glaires fixes & pesantes, qui se dérobent aux prises de l'estomac lorsqu'il est rempli.

Je ne laisse jamais long-temps vomir un malade, parce que ses efforts l'épuisent trop, & sont toujours dangereux. Outre que l'estomac se doit nécessairement dégager d'abord quand ses matières sont bien disposées : j'arreste donc ensuite le vomissement en précipitant par les selles par deux grands verres d'eau chaude chargés de crème de tartre, ou aigrie d'un peu d'esprit de soufre, ou de nitre, ou de vitriol, ou de sel. Le dernier est préférable aux autres, quand la crème de tartre ne fait pas dans l'instant son effet ; ce qui manque rarement.

Souvent néanmoins on estime dans

les vomiffemens ces décharges de bile pure, qui viennent à la fin de l'opération. Pour moy. je les crains si fort, que dès qu'elles commencent, je donne le change au remede par l'issuë d'embas, à cause qu'elles font des marques certaines que l'estomac est vuide, & qu'il les tire par l'effort de ses secouffes du *duodenum*, où le foye comprimé les repand abondamment. En effet, c'est alors que le malade commence à se sentir épuisé, & qu'il a besoin de repos. Car une règle certaine est que dans le vomiffement il ne faut jamais juger de l'évacuation par son abondance ou sa mediocrité, mais uniquement par le ressentiment du malade.

Lors qu'il a fait quelques selles, je fais préparer une prise d'excellent caffè, que je luy donne, ou demy verre de vin d'Espagne tres pur, ou de quelque autre liqueur fortifiante. Estant persuadé que dans ces sortes de fièvres, où la pouriture & la malignité abondent, on ne scauroit assez fortifier. J'ay toujours heureusement expérimenté, que rien ne donnoit plus de vigueur à un malade, que ce qui anime agreablement un hom-

me sain. Mais d'ailleurs Hippocrate nous dit si judicieusement, que nous ne devons pas faire de scrupuleuses attentions à ce qui est froid ou chaud, &c. mais à l'amer, à l'aigre, au salé, parce que c'est précisément dans l'excessive qualité de ces choses que l'essence de la maladie est posée. Enfin nous éprouvons si fréquemment qu'un verre de vin qu'on nous dérobe, ragoûte, fortifie, r'anime heureusement nos malades, que j'apprehende plus la defaillance où un regime trop exact laisse tomber un malade, qu'une chaleur très-vive.

Beuvez un peu de vin, mais de celui qui a le plus de liqueur : Car tout vin petit, verd, crud, est un poison ; & vous supporterez mieux l'effort de vos accès, quoy que plus enflammez, que si pour en diminuer l'ardeur, vous tombiez dans la defaillance, faute d'un tel secours.

Comme il n'est point de corps plus impurs, & qui par consequent selon la tres-sçavante remarque d'Hippocrate, supportent moins les purgations, que ceux qui sont nourris d'alimens de mauvais suc : il n'est point de maladies où

l'on doive moins insister sur les purgatifs, qu'en nos fièvres, & où il faille plus fortifier, malgré le phantôme de chaleur qu'on craint si fort de r'animer. Ainsi dès le moment qu'on a évacué l'estomac par l'émétique, & purgé les entrailles en précipitant ses dernières opérations par les selles, on ne doit plus penser aux remèdes purgatifs. Il arrive même pour peu qu'on diffère à appeler le Medecin, ou que luy même tempore par timidité, que le moment de le donner avec succès échappe, à cause que les forces du malade sont en peu de tems si épuisées, le cerveau si abondamment rempli d'humeurs, les esprits tellement absorbez par l'exhalation maligne des matieres, tout le sang si fort broüillé par la fièvre excessive, enfin l'estomac vuide & déchargé dans les entrailles d'où les veines ont sucé tout le venin, qu'un si violent remède donné trop tard jetteroit le malade dans la dernière extrémité; Outre qu'il ne tireroit plus la matiere du mal, qui s'est alors répandue dans toute l'habitude du corps. C'est en quoy le malheur est grand, & pour la santé du malade, &

pour l'honneur du Medecin, que les Apotiquaires occupent de leurs breuvages ordinaires les premiers jours de la maladie, & n'appellent, selon leur mauvaise coutume, les Medecins qu'après que le mal est devenu insurmontable.

Cependant quand on a perdu le moment favorable pour étouffer le monstre dans sa naissance, on s'est efforcé de suivre les indications que sembloit donner la nature pour les purgatifs, par les tisanes laxatives & rafraichissantes faites avec les *tamarins* & le *diaphoretique* d'antimoine non lavé. Mais le succès en ayant esté plus malheureux qu'utile, la fièvre augmentant toujours, le délire se confirmant, la sécheresse de la langue, la tension des entrailles, en un mot le reste des symptomes devenant plus fâcheux, on a crû devoir tenter d'autres moyens.

Je dois néanmoins avouer que j'ay vû parmi un tres-grand nombre de malades, quelques-uns mieux servis que les autres de ce remede estant redevables de leur guerison aux évacuations importunes qu'il leur a procurées: soit que la force prodigieuse de

leur temperament les ait pû soutenir, ou qu'une humeur moins maligne les attaquast. Le diaphorétique non lavé, a l'avantage de résister puissamment à la corruption; ou pour nous exprimer d'une maniere moins confuse, cette chaux chargée de sels nitreux solidement fixez dans le corps metallique de l'antimoine empêche la fermentation des humeurs, qu'il *réincruste* & fixe considérablement, & de là il cause un flux de ventre ou d'urine tres-abondant.

Les *tamarins* contiennent aussi une legere acidité; mais bien loin de seconder celle du diaphorétique, elle est si superficielle que le premier mouvement fermentescible l'entraîne dans les veines, où elle augmente alors tres-considérablement le desordre.

Le peu de succès que j'ay donc remarqué dans cette pratique, ne m'a pas engagé à pousser davantage par les selles, croyant qu'il conviendrait mieux de volatiliser les humeurs, & les disposer à l'insensible transpiration, que de les *réincruste* par les purgatifs & les précipiter par les selles. En quoy j'ay suivi le conseil d'Hippocrate, qui ordonne

qu'on détourne par la transpiration la matière qui produit les henteries, & déprave l'estomac. J'ay donc fait préférer à ces tisannes celles des plus puissans vulnérables, afin que leur sel doux & balsamique domptât l'aigreur morbifique, digérât peu à peu, atténuat, volatilât, l'excessive crudité des mauvaises digestions. D'ailleurs, je réfléchissois aussi à ce que l'expérience rustique de ceux qui fument leurs terres & les couvrent de cendres de lexive indique très-clairement.

Ces gens nous disent que la sécheresse de la cendre boit l'aigreur froide & humide de la terre, que la chaleur du fumier l'échauffe, & sa graisse la nourrit. Mais Nous autres qui savons que les cendres sont remplies d'un sel fixe alkali ou poreux, propre à s'unir au sel fixe acide, que nous accusons dans la terre; & que par l'effort de cette union il s'excite entre les autres substances un mouvement intestin, qui atténue, exalte, rarefie ce qu'elles ont de plus terrestre & de plus grossier: Nous, dis-je, qui savons que la matière des excréments est compolée

de ce qu'il y avoit de plus fixe & de materiel dans l'aliment ; & qu'elle est tellement pénétrée du levain de la première digestion & du reste des humeurs déposé par les arteres dans les entrailles , qu'elle se refait d'elle-même à l'air : nous jugeons que ces matieres ne sont propres à feconder la terre, que parce qu'elles l'adoucissent , la volatilisent , y introduisant une fermentation dont elle auroit esté incapable sans leur secours. Je conclus donc de cette connoissance generale , qu'afin de surmonter l'aigreur minerale que j'accuse, il faut se servir des alkalis propres à émousser ses pointes , à resoudre & subtiliser sa masse , considerant nos humeurs trop crues pour nous nourrir , à peu près comme une terre trop sterile par l'aigreur excessive dont elle est pénétrée.

J'ordonne donc des tisannes, ou pour mieux dire, des hydromels faits avec les vulneraires qui abondent le plus en sel volatil ; tels que sont particulièrement ceux qui croissent sur les rochers , auxquels j'associe les aquatiques tels que le gresson des fontaines que je fais

long-temps bouillir avec d'excellent miel de Narbonne, pour qu'il tire une plus forte teinture de leur sel volatil huileux.

Plus les temperamens sont biliens, moins j'y ajoute de miel, & de vulnéraires balsamiques, parce que je crains la grande vivacité des soufres. Mais je trouve leur secours si favorable pour les pituiteux, dont ils adoucissent agréablement le phlegme aigre & chargé de tartre, que j'y ajoute même les menthes, les pouliots, les marjolaines. Ce n'est pas que la bile ne soit une humeur plus froide qu'on ne s'imagine; j'en puis assez juger par moy-même, pour en connoître le juste temperament: & j'ay trouvé plus de succès dans les breuvages chauds que dans les rafraichissans, lorsque j'en ay voulu surmonter la mauvaise qualité. Toutefois la regle la plus generale & la moins équivoque pour en bien juger, est de ne le faire jamais que par comparaison; sur tout dans les événemens où une fièvre continue l'irrite, car elle est aussi bisarre que farouche & cruelle.

Je prescrite de tres-fréquens usages

de ces hydromels que j'ordonne chauds, afin que leur quantité refroidisse moins l'estomac, & dissolue mieux ce qu'un reste d'ordures y peut causer de désordres.

Quand l'excessive quantité des vers se manifeste par des symptômes particuliers, je fais conduire par un purgatif approprié beaucoup de sublimé doux afin de les tuer, & d'entraîner par les selles une partie de leurs ordures. Mais souvent on n'a pas besoin de ce remède lorsqu'on a fait précéder l'émetique, parce que l'odeur métallique de l'antimoine est un spécifique admirable contre cette effroyable corruption. Je fais réitérer trois à quatre fois ces petits bols, afin de l'éteindre entièrement par diverses reprises, & je fais boire ensuite une forte decoction de petite centaurée, de ruta *capraria*, de scordium, & d'absinthe.

Ensuite je seconde l'opération des vulneraires par les confections cordiales, entre lesquelles celle d'alkermes me semble spécifique, y faisant ajouter les perles, les yeux d'écrevisses, les co-raux, parce que j'apprehende peu que

ces substances crêueuses & bolaires forment dans l'estomac des coagulations limoneuses, qui se précipitent & s'invifquent dans son fond : les fréquentes potions de nos hydromels entraînant tout avec rapidité dans les entrailles. Néanmoins comme leur consistance est trop terrestre pour pénétrer dans les veines, & absorber l'acide météorisé que nous y accusons, on trouve dans un sel volatil alkali, d'une consistance tres-solide, bien que d'une nature étiérée, un spécifique assez sûr. On en met une cuillerée dans une pinte d'hydromel, & on en prend fréquemment le jour & la nuit avec bien du succès. Pour composer ce sel, on prend le corps le plus fixe de l'aliment qui nous est le plus familier : on l'exalte, on le spiritualise, on le rarefie, suivant le principe des *Sages*, qui disent que *nature se plaît en nature*. Car de même qu'il n'y a rien de plus propre à adoucir le sublimé corrosif que le mercure parce qu'il en est la baze, & à dompter l'arsenic, que l'eau commune des métaux, puisqu'il n'est que leur exhalaison condensée : on ne sçauroit
trouver

trouver qu'en ce propre sel, contraire en vertu mais le même en substance, un remède certain contre l'aigreur minérale de nos fièvres. C'est ce que ces mêmes Sages nomment *Rebis*. Je parle icy en peu de mots à ceux qui les suivent, & qui méritent par des soins infatigables la gloire d'être placez au nombre des *Adeptes*. Ce remède est tellement concerté suivant les regles de l'agriculture, qu'il n'est point de terre ingrate ou sterile, dont on ne puisse vaincre la malignité suivant la mécanique. Toutefois comme les remèdes ont besoin pour agir d'une disposition favorable, & qu'il se rencontre beaucoup de sujets dans lesquels l'abondance répond à l'intemperie, bien que les saignées soient ordinairement peu favorables dans ces sortes de fièvres, j'en prescrite souvent quelque une d'abord, afin qu'en diminuant la masse des humeurs, elle circule, ferment & se rarefie dans ses vaisseaux avec plus de liberté.

Je n'ay point encore trouvé de remède plus universel que la saignée; parce qu'elle ne diminue pas seulement une trop grande abondance, elle dis-

H

pose aussi les matieres à diverses sortes de *dépurations*.

Si l'on veut bien se rappeler icy la comparaison que j'ay tantôt faite du sang & des esprits avec le balancier d'une montre & ses ressorts, on comprendra que de même qu'il ne faut que décharger le balancier quand il opprime trop les ressorts pour en augmenter l'activité, il n'est point d'*elixirs* & de quintes-essences capables de rétablir la vivacité des esprits absorbés dans les humeurs aussi promptement & puissamment, qu'un peu d'évacuation par la saignée. Ainsi on réveille une fermentation étouffée, & par l'effort de ses mouvemens qui se r'animent à proportion que les vaisseaux sont moins remplis, les transpirations, les sueurs, les urines, les selles, les salivations, en un mot toutes les décharges naturelles sont heureusement rétablies.

Le premier effet de ces saignées sage-ment prescrites dans les fièvres malignes, est d'augmenter considérablement la fièvre : Mais bien loin que cet accident doive allarmer le malade, & que les assistans doivent craindre, on en doit

favorablement présumer, lors particulièrement qu'on voit suivre immédiatement des sueurs ou même du pourpre, puisque ce sont-là des marques certaines d'une plus grande liberté des humeurs, qui s'épurent par le redoublement de leur fermentation. Les douleurs plus aiguës & errantes dont le patient se plaint après celles d'une pesanteur orb & aggravante, sont pour luy des témoignages également heureux. Mais le Medecin s'en doit alors tenir à cette seule saignée, & ne penser plus qu'à entretenir par les alkali volatils, les sels volatils huileux, les essences balsamiques, les cordiaux, les confectiions, les tisanes, les hydromels vulneraires, une fermentation libre & vive sans être précipitée & tumultueuse. Car les douleurs qui suivent le nombre des saignées sont d'autant plus funestes, que par le défaut du sang pour reprimer les esprits (aussi impetueux que les ressorts délivrez du joug du balancier) le délire, les convulsions, & l'entière défaillance terminent malheureusement la vie.

Il n'y a donc que la trop grande ple-

H ij

nitude qui nous engage à la saignée. Et comme les humeurs peu rarefiées pour estre trop fixés peuvent estre facilement réduites au point d'une loüable quantité par une ou deux saignées, je passe tres rarement à la troisième. Quand même j'observe dès la premiere que le cerveau s'échauffe, bien loin d'insister pour rabattre & déprimer les esprits, je prefere les anodins, les tisanes, les emplâtres vesicatoires sur les épaules, les ventouses, les epithèmes & les frictions, ayant expérimenté qu'on augmente trop souvent les desordres du cerveau, quand on donne trop de liberté aux esprits par la diminution du poids des humeurs. Néanmoins les secondes & les troisièmes saignées peuvent estre hardiment faites dans la jugulaire, au front, aux tempes, lorsqu'on n'a pas beaucoup desempli par la premiere. Mais au défaut de ces saignées, toujours tres couteuses au malade, je fais appliquer des ventouses sur les jugulaires à deux & trois reprises, sans scarification, & fais aussi bien frotter le malade de haut en bas, depuis la nuque du col jusques aux lombes; &

ensuite je luy fais appliquer les emplâ-
tres vesicatoires.

Je considère la saignée dans l'oc-
currence de nos fièvres malignes, com-
me l'émerique. C'est à dire que si on
ne la preste d'abord, elle devient à
la fin plus funeste que salutaire; par-
ce que les esprits sont aussi tôt épuî-
sez, le cerveau inondé de vapeurs, &
les humeurs affaiblies. De manière
qu'en ceux-là même où l'on remarquoit
par le pouls une grande plénitude, les
humeurs étant fort rarefiées, on ne
trouve plus rien qui l'indique peu de
tems après. Car leurs principes dé-
primez, faute d'estre soutenus dans
leurs rarefactions ordinaires par les
esprits qui manquent, ne composent
plus qu'une liqueur ardente, coagu-
lée, pesante, à peu près comme du
plomb fondu. Ainsi on a perdu le tems
de réveiller la fermentation, & de pro-
curer aux parties les plus fixes la rare-
faction qu'elles doivent avoir. Il en est
comme de la pâte, plus on suscite la
vertu de son levain, par une chaleur
proportionnée, & un air libre & com-
mode; plus elle s'étend, se gonfle, se

multiplie, au lieu qu'elle se durcit, se déprime & s'affaïsse, faute de l'activité du levain.

On peut donc assurer, que bien que la plénitude reste toujours dans le malade qu'on a manqué d'évacuer, elle cesse de se manifester par les signes ordinaires, & dégénere en qualité: c'est à dire qu'il se fait d'étranges coagulations dans les veines; que le sang y devient grossier, pesant, impénétrable à l'effort des esprits; en sorte qu'au lieu de ces chaleurs animées par lesquelles la force, le courage, la santé sont heureusement reparez: il n'y regne plus qu'un feu de fusion, une ardeur febricitante qui consume & devore tout.

Tâchez donc de reparer par les volatils le tems perdu. Et si dès les premiers accès les moëteurs importunes, ou le dévoyement symptomatique traversoit le dessein des saignées, insistez fierement sur ces remedes fortifiants, selon le conseil d'Hippocrate, qui nous dit de preferer dans les maladies douteuses, ceux qui reparent la force à ceux qui évacuent: concluant même du par-

riculier au general, qu'on doit estre aussi liberal de *corroborans*, que avare de purgatifs. Mais sur tout que le mouvement bizarre des faulx crises, que la vehemence des symptomes, que la nouveauté de leurs accès; en un mot, que tout ce qui peut surprendre dans le cours de ces maladies ne vous impose point; envisagez la cause des effets, fixez y vos regards comme à l'unique but que vous devez atteindre: attaquez le corps de l'hydre, au lieu d'en combattre les testes: pensez uniquement à pénétrer vers cet acide interieur: mortifiez-le par son contraire: ne purgez, ne saignez, ou plutôt ne commencez pas par la saignée, afin de purger avec plus de liberté & moins d'effort, que dans la pensée d'ouvrir un chemin à vostre spécifique. Car ce ne seront ni les saignées, ni les purgations qui détruiront le mal, mais l'alkali balsamique, les elixirs, les meilleurs vulneraires, le sang de bouc, philosophiquement préparé, les fleurs de sel armoniac, celles de soufre, de benjoin, les extraits aromatiques de laurier, de rhue, d'absinthe, de *ruta caprarina*, de

fauge, de romarin, tirez avec la decoction de leur lexive, afin de corrondre leur amertume, & d'en rarefier d'autant plus le composé.

Je propose peu de remèdes; mais j'en conseille un long usage, afin d'épuiser par le tems, ce que nous ne saurions détruire tout d'un coup. D'ailleurs, comme j'écris à des gens intelligens, j'ay plus dessein de manifester mes intentions, que de prescrire des recettes; puisqu'il doit estre d'un habile Medecin comme d'un Peintre, qui ayant posé ses couleurs simples sur sa palette, en fait le mélange selon l'exigence du coloris qu'il veut imiter. Car il faut que le Medecin proportionne non seulement par rapport aux divers temperamens la qualité de ses remèdes; mais qu'il les concerte aussi sur l'idée du mal qu'il veut attaquer. C'est pourquoy il ne scauroit d'abord trouver de remèdes trop simples, afin d'en mieux temperer le mélange. Mais quel guide plus seur peut-il suivre dans cette difficile carrière que la nature même? Elle décompose plutôt ses matieres par l'artifice de la corruption, avant d'en for-

mer de nouvelles compositions, qu'elle n'ajoute à leur masse. Toutefois rien n'est plus parfait & plus accompli que ses ouvrages. Qu'on ne s'embarasse donc point de ces longues recettes, où l'Apoticaire gagne plus que le malade ne profite. Ce n'est point à proprement parler, à nous de purger, faire suer, uriner, mais à délier les mains de cette nature, à solliciter les mouvemens, à disposer ses matieres. C'est là ce qu'Hippocrate appelle cuire, digerer, mûrir, avant de purger, prétendant que la nature est seule capable de guerir. Ainsi l'unique dessein de nos remèdes est de fondre, resoudre, rarefier, volatiliser, afin que les matieres ainsi disposées rentrant dans une disposition naturelle, rétablissent puissamment la santé.

Voilà en peu de mots le plan de ma methode curatoire, où j'ay affecté de ne déterminer aucunes recettes, crainte d'armer l'imprudencce d'une infinité de personnes, qui font impunément la Medecine, sans sçavoir qu'il est des remèdes comme des forces mouvantes dans les méchaniques ; c'est à dire

qu'ils n'ont de vertus favorables, que par comparaison avec les sujets de leur destination ; ce qui suppose beaucoup de connoissance.

Enfin, la nécessité d'estre court dans cette Dissertation, m'a fait passer légèrement sur plusieurs matieres si utiles & si belles, qu'elles auroient dû estre traitées plus à fond. Mais pour peu que je m'apperçoive que le public aura reçu favorablement mes pensées, je luy donneray un Cours general de Medecine, qui ne satisfera peut-estre pas moins sa curiosité.

F I N.

